Épisode de la vie d'un fainéant, par le Bon Joseph d'Eichendorff. Traduit de l'allemand sur la 3e édition par Félix [...]

É

VIE D'U

LE BARON

Traduit de l'al

IMPRIMERIE

ÉPISODE

DE LA

VIE D'UN FAINÉANT

Paris. Edouard Blot et fils ainé, imprimeurs, rue Bleue, 7.



ÉPISODE

DE LA

VIE D'UN FAINÉANT

PAR

LE BARON JOSEPH D'EICHENDORFF

Traduit de l'allemand sur la troisième édition



PAR

FÉLIX LEGRAS

PARIS

IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT ET FILS AINÉ

7, RUE BLEUE, 7



ÉPISODE

DE LA

VIE D'UN FAINÉANT

CHAPITRE PREMIER

La roue du moulin de mon père avait déjà repris sa course retentissante; la neige, en fondant, découlait du toit goutte à goutte; les moineaux se croisaient et s'appelaient dans l'air; et moi, assis sur le seuil de la porte, je frottais mes yeux encore appesantis par le sommeil et je me délectais à la douce chaleur du soleil. Tout à coup, mon père qui, depuis la pointe du jour, n'avait cessé d'aller et de venir, comme un homme qui a mis son bonnet de travers, sortit du moulin et m'apostrophant : « Al-

« lons, fainéant (1), te voilà encore à te prélasser « et à te détirer les membres. C'est là ta seule be- « sogne, tandis que tu me laisses faire tout l'ou- « vrage. Mais je ne veux pas t'engraisser ici plus « longtemps; et puisqu'aussi bien voici le printemps « revenu, c'est le moment de te lancer dans le « monde et d'y gagner toi-même ton pain. » — « Soit! « répliquai-je, puisque je suis un fainéant, j'irai « courir le monde et peut-être y ferai-je fortune. »

Au fond, j'étais ravi de cet incident : car depuis quelque temps, je roulais dans ma tête des projets de voyage, à l'exemple d'un loriot qui, pendant l'automne et l'hiver, avait chanté tristement devant notre fenêtre où il semblait dire : « Paysan, prends-moi à ton service; » mais qui, depuis le retour du gai printemps, avait repris toute sa fierté et, joyeusement perché sur l'arbre voisin, chantait à plein gosier : « Paysan, garde ton ouvrage. »

(1) L'épithète infligée à son fils par ce père irrité et qui, dans l'original, sert de titre à la Nouvelle, est : « Taugenichts », dont la traduction littérale nous donnerait « vaurien ». Mais ce dernier mot a, dans notre langue, une signification beaucoup trop énergique; je n'ai donc pas cru devoir l'adopter et l'on verra, par la lecture de cet épisode, que notre héros est un fainéant, un bon à rien, si l'on veut, mais qu'un père français ne pourrait l'appeler un « vaurien ».

J'entrai donc dans la maison, je détachai de la muraille mon violon dont je jouais assez joliment, et, la poche garnie de quelque menue monnaie que mon père me donna pour la route, je me mis à descendre, en flânant, la longue rue du village. J'éprouvais, à vrai dire, une joie secrète de voir, à droite et à gauche, toutes mes vieilles connaissances, tous mes camarades, se rendant au travail, qui à la charrue, qui à la bêche, comme ils l'avaient fait la veille, l'avant-veille et toujours, tandis que, moi, j'allais courir le monde en liberté. Je croyais voir devant moi un dimanche sans fin. Aussi, à peine arrivé en pleine campagne, je saisis mon violon et, tout en suivant la grande route, je chantai en m'accompagnant :

Celui que Dieu veut favoriser,
Il le lance dans le vaste univers,
Il étale à ses yeux les merveilles
Des bois, des montagnes, des fleuves et des plaines.

Les êtres passifs qui restent à la maison
Ne jouissent pas du lever de l'aurore;
Ils ne s'occupent que du berceau de leurs enfants,
Des soins et des soucis qu'amène le pain de chaque jour.

Les ruisseaux s'élancent des collines;
Les alouettes planent joyeusement dans les airs;
Pourquoi ne chanterais-je pas, comme elles,
A plein gosier et à pleine poitrine?

Je m'abandonne à la Providence.
Dieu, qui prend soin des ruisseaux, des alouettes,
Des bois, des plaines, du ciel et de la terre
A, sans doute, arrangé pour le mieux ma destinée!

Dans ce moment, mes yeux furent attirés par une magnifique voiture de voyage qui, depuis quelque temps, sans doute, avait suivi le même chemin, sans que je l'eusse aperçue, tant l'harmonie absorbait tout mon être! Cette voiture avait ralenti sa marche; et deux dames très-distinguées, la tête à la portière, semblaient m'écouter. L'une était beaucoup plus jeune et plus belle que l'autre; mais toutes deux, à vrai dire, me parurent charmantes.

Lorsque j'eus cessé de chanter, la plus âgée fit arrêter la voiture et me dit, d'un ton enjoué : « Sa-« vez-vous, gai compagnon, que votre chanson est « très-agréable. » — Mais moi, sans me déconcerter : — « Pour plaire à Vos Seigneuries, j'en sau-« rais de bien plus belles. » — « Et où allez-vous « de si grand matin? continua-t-elle. » — Tout honteux de ne pas savoir où j'allais, je répondis vivement : « A Vienne. » Alors, elles se mirent à parler dans une langue étrangère que je ne comprenais pas. La plus jeune secoua plusieurs fois la

tête; mais l'autre, qui n'avait pas cessé de rire, me dit à la fin : « Montez derrière la voiture; nous « aussi nous allons à Vienne. » Pouvait-on être plus content que moi? D'un bond, je m'élançai derrière la voiture; le cocher fit claquer son fouet; et nous voilà roulant sur cette belle route avec tant de rapidité que j'entendais l'air siffler autour de mon chapeau.

Derrière moi fuyaient villages, jardins et clochers; devant moi se déroulaient de nouveaux villages, des châteaux, des collines; au-dessous de moi, les champs cultivés, les bois, les prairies aux mille couleurs; au-dessus, d'innombrables alouettes dans l'azur transparent du ciel. Je n'osais crier; mais ma joie éclatait au fond de ma poitrine; je dansais, je trépignais sur le marchepied, à tel point que je faillis perdre mon violon que je tenais serré sous mon bras. Puis, lorsque le soleil, plus élevé, eut refoulé les nuages à l'horizon, que tout, dans l'air et sur l'immense plaine, semblait vide et comme frappé d'immobilité, à l'exception des guérets doucement agités par la brise, ma pensée se reporta sur mon village, sur mon père, sur notre moulin, sur les ombrages délicieux qui entretenaient la fraîcheur au bord de l'étang. Je me représentai com-

bien tout cela était loin, bien loin derrière moi; mais un instinct secret m'empêcha de retourner en arrière. Je plaçai mon violon entre mon habit et mon gilet; je m'assis tout pensif sur le marchepied, et bientôt le sommeil s'empara de moi.

Lorsque je rouvris les yeux, la voiture était arrêtée sous une fort belle avenue de tilleuls. Dans le fond, un magnifique escalier surmonté par un portique à colonnes, donnait accès dans un superbe château. Sur le côté et à travers les arbres, on apercevait les clochers de Vienne. Ces dames étaient, sans doute, descendues depuis quelque temps, car les chevaux étaient dételés. Un peu effrayé de me trouver ainsi tout à coup seul, je pris ma course vers le château et comme j'y arrivais, j'entendis des éclats de rire à l'une des fenêtres.

C'est là que m'attendaient les choses les plus surprenantes. D'abord, au moment ou je promenais les yeux autour de moi dans l'énorme et froid vestibule, je sentis une canne se poser sur mon épaule. Je me retournai vivement et je vis, debout auprès de moi, un grand monsieur, revêtu d'une riche livrée, avec un baudrier d'or et de soie qui lui descendait bien au-dessous des hanches, une canne argentée à la main, le visage orné d'un nez d'une

longueur démesurée, fier, d'ailleurs, et épanoui comme un dindon qui se rengorge. Il me demanda ce que je voulais. J'étais si interdit que l'étonnement et la peur m'empêchèrent de répondre. Plusieurs domestiques montèrent ou descendirent successivement l'escalier, sans parler, mais non sans me toiser des pieds à la tête. Puis une femme de chambre (ainsi que je l'appris ensuite), vint droit à moi, et me dit que j'étais un charmant garçon et que Sa Seigneurie me faisait demander si je voulais rester au château en qualité d'aide jardinier. Je portai la main à mon gilet; ma menue monnaie, (Dieu sait comment! et sans doute par suite de mes mouvements violents derrière la voiture), s'était échappée de ma poche ; il ne me restait plus rien que mon talent sur le violon avec lequel, ainsi que me le dit tout d'abord le Monsieur à la canne, je n'avais pas chance de gagner un pfenning. Je répondis donc affirmativement à la femme de chambre; mais je ne pouvais, tant j'étais troublé, détacher mes yeux du côté où les attirait ce personnage étrange qui, semblable au balancier d'une horloge murale, allait et venait dans la salle et qui, dans cet instant même, accomplissait d'un pas majestueux et solennel son mouvement de retour. Au bout de quelques instants

arriva le jardinier, grommelant dans sa barbe les mots de *racaille* et de *mauvais paysan!* Il m'emmena au jardin et, chemin faisant, me régala d'un long sermon : — « Si j'étais sobre et laborieux ; — si je « n'aimais pas à flâner ; — si j'évitais les distractions « coûteuses et les dépenses inutiles ; — je pourrais, « avec le temps, espérer d'arriver à quelque chose. » — Il me donna encore beaucoup d'autres instructions utiles, bien digérées et fort agréables à entendre, mais que j'ai, depuis, entièrement oubliées. Ce qu'il me serait, surtout, impossible d'expliquer,— car je ne sais comment cela se fit, — c'est que je répondais « *Oui* » à toutes choses ; j'étais comme un oiseau à qui on aurait coupé les ailes. — Mais enfin, grâce à Dieu, je me trouvais assuré de mon pain.

Il faisait bon à vivre dans le potager. J'avais chaque jour ma soupe bien chaude, plus d'argent qu'il ne m'en fallait pour boire, et presque rien à faire. Ajoutez à cela les temples, les berceaux et les belles allées verdoyantes du parc : toutes choses qui m'auraient plu beaucoup si j'avais pu m'y promener tranquillement et m'y livrer à des conversations spirituelles, comme faisaient ces messieurs et ces dames qui y venaient tous les jours.

Souvent, lorsque le jardinier était sorti et que je

me trouvais seul, j'allumais ma pipe, je m'asseyais et je méditais les jolis et galants discours que j'aurais voulu tenir à la belle jeune Dame qui m'avait introduit au château, si j'avais été un cavalier et que nous nous fussions promenés seuls sous ces arbres : ou bien, pendant les chaleurs de midi, au milieu d'un silence si profond que l'on n'entendait plus que le bourdonnement des abeilles, je me couchais sur le dos; je voyais alors, au-dessus de ma tête, les nuages s'enfuir du côté de mon village; à côté de moi, les fleurs se balancer mollement au milieu des gazons; je pensais à ma Dame : parfois, je la voyais elle-même apparaître à l'extrémité du parc, y descendre, sa guitare ou son livre à la main : à son air calme et reposé on l'eût prise pour la statue d'un ange; et moi, en de tels moments, je ne savais plus si je rêvais ou si j'étais éveillé.

Un jour, passant devant un pavillon pour me rendre au travail, je chantais à mi-voix :

Partout où je vais et où se portent mes yeux,
Dans les champs, dans les bois, dans la vallée,
Vers le sommet des collines ou vers l'azur du ciel,
Je te salue mille fois du fond du cœur,
Belle et gracieuse dame !

Tout à coup j'aperçus dans l'ombre du pavillon,

au travers des jalousies entr'ouvertes et au milieu des fleurs qui s'élançaient de la fenêtre, briller deux yeux beaux, jeunes et frais. Interdit à cette vue, je cessai de chanter et je me dirigeai tout droit vers mon travail, sans oser me retourner.

Le soir (c'était précisément un samedi), je prenais un à-compte sur la liberté du lendemain et, mon violon sous le bras, je me tenais à la fenêtre de la maison du jardinier, voyant encore, par la pensée, ces deux yeux si brillants, lorsque la femme de chambre se glissa légèrement au milieu des ombres. « Voici, me dit-elle, ce que notre belle et gracieuse maîtresse vous envoie pour boire à sa santé. Bonne nuit! » En même temps, elle posa une bouteille de vin sur l'appui de la fenêtre et disparut, avec la rapidité du lézard, entre les fleurs et les buissons. Quant à moi, je restai longtemps ébahi devant cette bouteille, sans bien me rendre compte comment elle était venue; et tandis qu'auparavant je n'avais fait qu'effleurer les cordes de mon violon, je me mis à en jouer avec verve et à chanter d'un bout à l'autre, en m'accompagnant, la chanson de la belle Dame; puis, successivement, tout mon répertoire, jusqu'à ce que tous les rossignols fussent éveillés et que la lune et les étoiles eussent, depuis longtemps,

pris possession des cieux. En vérité, ce fut pour moi une bien belle nuit!

Personne ne pense, dans son berceau, à ce que l'avenir lui réserve. — Une poule aveugle trouve, quelquefois, un grain de blé ; — Rira bien qui rira le dernier ; — Ce qui était fermé, s'ouvre ; — L'homme propose et Dieu dispose. — Ainsi pensais-je à part moi, lorsque, assis le lendemain dans le jardin, ma pipe à la bouche, j'eus terminé l'examen attentif que je venais de faire de moi-même, par cette conclusion qu'après tout j'étais « un heureux drôle. »

Contrairement à mes anciennes habitudes, je me levais tous les jours de bonne heure, avant le jardinier et les autres ouvriers. C'était alors que le parc étalait toutes ses beautés. Les fleurs, les jets d'eau, les buissons de roses brillaient, au soleil du matin, de tout l'éclat de l'or et des pierres précieuses. Sous les hautes allées, tout était si tranquille, si frais, si recueilli, qu'on se serait cru dans une église. Les oiseaux seuls voletaient et picoraient sur le sable. Tout auprès du château et précisément sous les fenêtres de l'appartement de la belle Dame, se trouvait un buisson en fleurs. C'est là que je me rendais dès l'aube et que, dissimulé derrière le

feuillage, j'attachais mes regards sur les fenêtres, sans avoir le courage de me montrer; c'est de là que, tous les matins, je voyais la plus belle des femmes moite encore du lit et à moitié endormie, vêtue à peine d'un peignoir d'une éblouissante blancheur, se montrer à sa fenêtre ouverte. Tantôt elle peignait sa chevelure brune ou laissait errer ses regards enjoués sur les bosquets et sur le parc; tantôt elle courbait et rattachait ensemble les fleurs qui étaient placées sur l'appui de la fenêtre, ou bien elle posait sa blanche main sur sa guitare et chantait, en s'accompagnant, d'une voix si charmante, que mon cœur bat encore à briser ma poitrine quand le souvenir de ces chants me revient. — Et cependant, hélas! il y a bien longtemps de cela!

Ce manége dura toute une semaine. Mais un matin qu'elle était à sa fenêtre et qu'un profond silence régnait à l'entour, une maudite mouche s'introduisit dans mon nez et provoqua des éternuements formidables qui ne voulaient plus finir. Elle se pencha hors de sa fenêtre et m'aperçut, moi chétif, derrière le buisson où je me tenais caché. J'en fus si honteux, que pendant longtemps je ne reparus plus. A la fin, je me hasardai de nouveau; mais la

fenêtre resta fermée. Je me cachai quatre, cinq, six jours derrière le buisson, sans la voir reparaître. L'impatience me prit, et m'armant de courage, je me montrai hardiment chaque matin devant le château et sous toutes les fenêtres; mais l'aimable et belle Dame demeurait toujours invisible. Quelque temps après, je remarquai que l'autre dame se tenait toujours à sa fenêtre. Jusque-là, je ne l'avais jamais aperçue. Pour dire la vérité, elle était d'un beau rouge, forte, majestueuse et d'un port imposant : on aurait dit une tulipe. Je lui faisais toujours un profond salut et je dois convenir qu'elle y répondait chaque fois, par un signe de tête amical et des clignements d'yeux tout à fait polis. Une seule fois, je crus aussi remarquer ma belle Dame cachée derrière le rideau, d'où elle s'avançait avec précaution.

Bien des jours s'écoulèrent sans que je la visse. Elle ne descendait plus au jardin, elle ne paraissait plus à la fenêtre. Le jardinier me traitait de rustre paresseux. J'étais tout triste, et ce fatal éternuement me revenait sans cesse à l'esprit, lorsque je me trouvais en tête à tête avec moi-même. Un dimanche, après midi, j'étais couché dans le parc et, tout en contemplant les nuages bleuâtres qui s'élevaient

de ma pipe, je me désolais de n'avoir pas choisi un autre métier et aussi de ce que le lundi ne devait pas m'apporter un plus gai lendemain. Les autres ouvriers étaient tous allés à la danse dans le faubourg voisin. La population, parée de ses habits du dimanche, allait et venait en foule, s'épanouissait à la chaleur du jour et partageait son admiration entre les façades luisantes des maisons et les sons de l'orgue de Barbarie. Quant à moi, caché comme un butor parmi les joncs d'un étang creusé au milieu du parc, je me balançais dans le canot qui y était amarré. Les sons de la cloche des vêpres vibraient au-dessus de ma tête, les cygnes voguaient lentement sur l'eau tout autour de moi; je me sentais triste à mourir.

Tout à coup, j'entendis des voix dans le lointain ; puis, le bruit des conversations enjouées et des rires se rapprochant, je distinguai bientôt, à travers le feuillage, des étoffes rouges et blanches, des chapeaux et des plumes, un essaim brillant de jeunes gens et de jeunes dames qui venait de mon côté en traversant la pelouse : mes deux dames étaient du nombre. Je me levai et voulus fuir; mais la plus âgée des deux m'aperçut. « Vraiment, vous voici fort à propos, me cria-t-elle en riant. Faites-nous

passer de l'autre côté de l'étang. » Les dames entrèrent, l'une après l'autre et avec précaution dans la barque, non sans l'aide de ces messieurs qui faisaient un peu parade de leur hardiesse. Lorsqu'elles se furent toutes rangées des deux côtés, je quittai le bord.

Un des jeunes cavaliers, qui se tenait debout à l'avant, commença à se balancer sans qu'on l'aperçut. Aussitôt les dames se jetèrent de côté et d'autre; quelques-unes même poussèrent de petits cris effarés. Ma belle Dame, un lis à la main, était assise sur le bord de la barque; je voyais son doux sourire se refléter dans l'eau transparente qu'elle effleurait avec son lis, de sorte que son image tout entière, ainsi reproduite entre les nuages et les arbres, me représentait un ange qui aurait glissé doucement sur l'azur du ciel. Tandis que je la contemplais, il vint à l'esprit enjoué de sa compagne de me faire chanter une chanson pour égayer le trajet. Aussitôt un des jeunes cavaliers, très-élégant, avec des lunettes sur le nez, se tourna vers elle, lui baisa galamment la main et lui dit : « Merci pour cette « heureuse pensée; une chanson populaire, chantée « par un enfant du peuple, en pleine campagne ou « dans les bois, c'est comme une rose des Alpes

« cueillie sur les Alpes même. — C'est l'âme de « l'âme nationale. »

Je répondis que je ne savais rien qui fût digne de leurs Seigneuries. Mais la malicieuse femme de chambre, assise à côté de moi avec un panier de verres et de bouteilles et que je n'avais pas encore aperçue. — « Par exemple! vous savez au moins « une très jolie chanson sur une belle et charmante « dame? » — « Oui, oui, ce jeune homme la chante « même très bien, » reprit aussitôt sa maîtresse. Je sentis la rougeur me monter au front. En ce moment, ma charmante jeune Dame, détachant ses yeux de l'eau, venait de laisser tomber sur moi un regard qui pénétra jusqu'au fond de mon cœur; alors je n'hésitai plus et m'armant de courage, je chantai à pleine voix :

Partout où je vais, partout où se portent mes regards,
Dans la plaine, dans les bois, dans la vallée,
Sur la montagne ou dans la prairie,
Femme charmante, noble dame,
Mon cœur te salue mille fois.

Je cueille dans mon jardin
Maintes fleurs, belles et délicates,
J'en tresse des guirlandes,
Où j'entremêle mes pensées
Et mes vœux pour elle.

Je n'ose les lui offrir ;
Elle est si belle et si distinguée
Qu'elles pâliraient toutes auprès d'elle :
Mais cet amour sans égal
Reste à jamais gravé dans mon cœur.

Je parais gai ; je me livre à mes occupations ;
Et tandis que mon cœur se brise,
Je creuse, en chantant, la tombe
Qui va bientôt me dévorer.

Nous abordâmes ; leurs Seigneuries descendirent toutes ; plusieurs des jeunes cavaliers, pendant que je chantais, s'étaient moqués de moi devant les dames ; leurs mines et leurs chuchottements ne m'avaient pas échappé. Le monsieur aux lunettes me prit par la main en partant et me dit je ne sais plus quoi. La plus âgée de mes deux dames me lança un regard très amical. La plus jolie, qui avait tenu les yeux baissés pendant toute la durée de ma chanson, s'éloigna sans m'adresser une parole. Pour moi, tandis que je chantais, j'avais les yeux mouillés de larmes ; mon cœur battait à briser ma poitrine de honte et de douleur, parce que je me représentais combien elle était belle et combien j'étais pauvre, dédaigné, abandonné du monde entier ; — et lorsque toute la compagnie eut disparu derrière les bosquets, je ne pus me contenir plus longtemps ; je me jetai sur le gazon et je versai des larmes amères.

CHAPITRE II

Tout près du parc seigneurial passait la grande route, dont il n'était séparé que par le mur de clôture. A ce mur était adossé un joli pavillon de Recette couvert en tuiles rouges. Derrière ce pavillon, un petit parterre de fleurs, entouré de haies vives et qui, par le moyen d'une ouverture pratiquée dans le mur de clôture, donnait accès dans la partie la plus ombragée et la plus retirée du parc. Ce pavillon était destiné tout entier à l'habitation du Receveur, qui y était mort récemment. Un matin, de très-bonne heure et au moment où j'étais encore plongé dans le plus profond sommeil, le secrétaire du château vint me trouver et me manda en toute hâte auprès de M. le Bailli. Je me levai sans perdre une minute, et suivis le facétieux secrétaire qui, chemin faisant, tantôt cueillait une fleur pour la mettre à sa boutonnière, tantôt faisait adroitement avec sa canne des voltes dont le sifflement arrivait jusqu'à moi. Mais toutes ces gentillesses furent perdues pour moi, parce que ni mes yeux ni mes oreilles n'é-

taient encore bien éveillés. A mon entrée dans son bureau où il ne faisait pas encore bien clair, j'aperçus M. le Bailli, enseveli sous une magnifique perruque, retranché derrière un encrier monstrueux et d'énormes amas de livres et de papiers. Je crus voir un hibou sur le bord de son nid. Daignant, à la fin, jeter les yeux sur moi : — « Comment vous nommez-vous? D'où êtes-vous? Savez-vous lire, écrire et compter? » Mes réponses l'ayant satisfait, « cela suffit, » poursuivit-il : « En considération de votre « bonne conduite et de vos autres mérites, sa gra- « cieuse Seigneurie vous a nommé à la place vacante « de Receveur. » A ce discours, je jetai rapidement par la pensée, un coup d'œil sur ma conduite et sur mes faits et gestes antérieurs. Cet examen suffit, on peut le croire, pour me convaincre que M. le Bailli avait raison.

Me voilà donc installé receveur avant d'y avoir pensé le moins du monde. Je me dirigeai immédiatement vers ma nouvelle demeure dont j'eus bientôt pris possession. Je fis alors diverses trouvailles que le défunt receveur avait laissées à son successeur, entre autres une superbe robe de chambre rouge à pois jaunes, des pantoufles vertes, un bonnet du matin et plusieurs pipes à longs tuyaux. Bien

souvent des objets de ce genre avaient excité ma convoitise lorsque, dans notre village, j'avais vu notre pasteur circuler avec cet accoutrement confortable. Aussi toute la journée (je n'avais guère autre chose à faire!) je me tenais assis sur le banc devant ma maison, en robe de chambre et en bonnet du matin, fumant mon tabac dans les plus longues pipes que j'eusse pu découvrir parmi celles du feu receveur, et regardant aller et venir sur la route piétons et cavaliers. Je ne formais plus qu'un souhait, c'était qu'un ou deux de mes chers compatriotes, de ceux qui disaient sans cesse que mon jour n'arriverait pas, vinssent à passer devant moi et à me contempler dans tout mon éclat. La robe de chambre seyait très-bien à ma figure, et généralement le tout m'allait au mieux. J'étais donc assis, comme je viens de le dire, et je réfléchissais combien tout commencement est difficile, combien la vie des gens de loisir est, après tout, agréable à mener; puis je formais la résolution secrète de laisser là désormais les voyages, d'économiser comme tant d'autres et de me pousser, avec le temps, à quelque grande situation dans le monde.

Cependant au milieu de tous ces projets, des soins et des occupations de chaque jour, je n'ou-

bliais pas la plus belle des femmes. J'arrachai les pommes de terre et autres légumes que j'avais trouvés dans mon jardinet et je les remplaçai exclusivement par les fleurs les plus rares, au grand étonnement du Suisse du château, l'homme au grand nez électoral qui, depuis mon changement de domicile, venait souvent me voir, était devenu mon ami intime et jetait à la dérobée sur moi des regards curieux, me prenant pour un homme que sa prospérité soudaine aurait rendu fou. Mais tout cela ne me déconcertait pas, car j'entendais à peu de distance de moi, dans le parc seigneurial, de jolies voix parmi lesquelles je m'imaginais distinguer celle de ma belle Dame, bien que l'épaisseur des bosquets empêchât de reconnaître personne. Dans cette idée, je pris l'habitude de cueillir tous les jours un bouquet de mes plus belles fleurs. Le soir, et dès que l'obscurité était assez grande, je franchissais le mur et j'allais déposer mes fleurs sur une belle table de pierre qui se trouvait au milieu d'un berceau. Chaque soir aussi, quand j'apportais mon nouveau bouquet, l'ancien avait disparu.

Un jour que leurs Seigneuries avaient chassé à courre, le soleil, à son coucher, inondait tout l'horizon d'une éclatante lumière; le Danube roulait,

dans le lointain, ses flots étincelants d'or et de feux ; les vendangeurs se renvoyaient, du haut des collines, leurs chants et leurs cris joyeux ; j'étais assis avec le Suisse sur le banc devant ma maison ; j'éprouvais un sentiment de bien-être à respirer l'air tiède et à suivre des yeux la lutte du jour contre les ombres du soir. On entendait les cors des chasseurs s'appeler dans le lointain, pour donner le signal du retour, et se répondre l'un à l'autre au penchant des collines à des intervalles irréguliers. Ému jusqu'au fond du cœur, je me levai tout à coup ; et, saisi d'une sorte de transport, je m'écriai : « Oui, le « noble exercice de la chasse était fait pour moi ! »

Mais le Suisse, secouant tranquillement sa pipe : « Ah ! vous vous imaginez cela, vous? Moi aussi, je « m'en suis mêlé ; mais l'on y gagne à peine les se« melles que l'on use, sans compter la toux et les « rhumes dont on ne peut se débarrasser, parce que « l'on a toujours les pieds humides. »

C'en était trop : une colère folle s'empara de moi à ces paroles : je me mis à trembler de tous mes membres ; le drôle tout entier, avec son ennuyeux manteau, ses pieds sans fin, son habitude de priser, son grand nez et le reste, m'était devenu subitement odieux. Ainsi hors de moi, je le saisis à la

gorge en criant : « Suisse, mon ami, faites retraite incontinent ou je vous battrai comme plâtre. » Le Suisse, à ces mots, revint à son ancienne opinion que j'étais devenu fou. Il me regarda d'un œil où se peignaient la méfiance et une crainte secrète, se débarrassa de mon étreinte sans dire une parole et s'enfuit à grands pas, mais non sans regarder en arrière, jusqu'au château où il se hâta sans doute de répandre le bruit que je venais d'être atteint d'un accès de folie furieuse.

Quant à moi, je finis par rire aux éclats et je me sentis tout joyeux d'être débarrassé de ce présomptueux compagnon, d'autant plus que le moment était arrivé où j'avais l'habitude de porter mon bouquet sous le berceau. Je sautai donc lestement par-dessus le mur et je touchais à la table de pierre, lorsque j'entendis le pas d'un cheval. La retraite n'était plus possible ; car, presque aussitôt parut ma belle Dame en personne. Vêtue d'une robe verte, sa jolie tête coiffée d'un chapeau à plumes, elle s'avançait lentement dans l'allée et paraissait absorbée par des pensées profondes. Pour moi, l'esprit uniquement frappé du souvenir des vieux livres que j'avais lus chez mon père, je crus voir la belle Magelonne ; et tandis qu'elle chevauchait ainsi sous les grands ar-

bres, suivie des éclats de plus en plus rapprochés du cor et éclairée par la lumière changeante du soir, je restais cloué au sol. Elle parut très-effrayée quand elle m'aperçut tout à coup et arrêta, presque involontairement, sa monture. J'étais comme ivre d'émotion, de joie et de saisissement, et lorsque j'eus remarqué qu'elle avait à son côté mon bouquet de la veille, je ne pus me contenir plus longtemps : « Oh ! la plus belle et la plus gracieuse des femmes, » lui dis-je d'une voix entrecoupée, « daignez accep-
« ter ce nouveau bouquet ; toutes les fleurs de mon
« jardin, tout ce que je possède est à vous : que ne
« puis-je me jeter dans le feu pour vous ? » Dès les premiers mots, elle avait jeté sur moi un regard si sévère et comme irrité qu'il me pénétra jusqu'à la moelle ; puis elle avait baissé ses yeux qui, tant que je parlai, restèrent fixés en terre. Presque aussitôt les pas et la voix de quelques cavaliers se firent entendre dans le bois ; elle saisit rapidement le bouquet que ma main lui présentait, et, sans avoir prononcé une seule parole, disparut à l'extrémité de l'allée.

Depuis cette soirée, je n'eus plus ni trêve ni repos. Mon esprit, comme autrefois aux approches du printemps, se trouvait constamment sous l'empire

d'une excitation fébrile dont je ne pouvais me rendre compte. On eût dit que j'étais dans l'attente de quelque événement extraordinaire ou d'une grande félicité. Mais c'était surtout cette fatale comptabilité dont je ne pouvais plus me tirer. Quand les rayons du soleil arrivaient jusqu'à ma fenêtre, après avoir traversé le feuillage des châtaigniers et qu'ils faisaient jouer leur prisme vert et or sur mes chiffres au moment où mon attention était le plus absorbée par les additions et les reports, des idées bizarres s'emparaient de moi ; tout se brouillait dans ma cervelle et je ne pouvais plus compter jusqu'à trois. C'est alors que le 8 me représentait la grosse dame avec sa taille étroitement serrée et sa large coiffure ; le méchant 7 me faisait l'effet d'une potence ou, tout au moins, d'un poteau indicateur qui invite le voyageur à rétrograder ; le 9 surtout se moquait de moi ; au moment où je m'y attendais le moins, il se plaçait, en ricanant, sur la tête, pour se donner l'apparence d'un 6, tandis que le 2, regardant la scène, semblait, malicieux point d'interrogation, vouloir me demander : « Comment cela finira-t-il pour toi, malheureux 0 ? Sans elle, sans ce mince 1 qui est tout, tu ne seras jamais rien. »

Le dirai-je ? je ne prenais même plus aucun plaisir

à me tenir assis devant ma porte. Pour m'y trouver plus à l'aise, je pris un tabouret sur lequel je posai mes pieds. Je raccommodai un vieux parapluie, relique du feu receveur, et je le plantai dans la direction du soleil en guise de pavillon chinois, pour me garantir de ses rayons. Soins inutiles! tous ces raffinements ne servirent à rien. Il me semblait, tandis que j'étais assis, fumant et réfléchissant, que mes jambes allaient s'allongeant d'ennui et que mon nez croissait de désœuvrement sous l'influence monotone de mes regards. Parfois, lorsque avant l'aube j'entendais venir quelque voiture de poste, je sortais, à moitié endormi, pour humer l'air frais du matin. Quelque joli minois dont, à travers l'obscurité, l'on ne distinguait que les yeux brillants, s'aventurait hors de la portière et me souhaitait un bonjour amical. Au même instant, dans les villages retentissait le chant matinal du coq; les épis se courbaient dans les champs sous la brise du matin; mon œil découvrait quelques alouettes, planant au haut du ciel, à travers les échancrures des nuages. Mais bientôt le postillon, reprenant son cor, continuait sa route en soufflant de tous ses poumons; et moi, immobile sur le seuil, les yeux attachés sur cette voiture qui semblait m'entraîner après elle, je me

sentais emporté loin, bien loin dans le monde. Je continuais toujours, aussitôt le soleil couché, de cueillir mes bouquets et d'aller les placer sur la table de pierre, au milieu du berceau dont les ombres me protégeaient. Mais, hélas! il semblait que tout fût fini pour moi depuis cette soirée; car personne ne s'en occupait plus. Toutes les fois que je venais faire ma revue matinale, je retrouvais mes fleurs de la veille; elles me regardaient avec leurs petites têtes penchées et tristement flétries. A voir les gouttes de rosée éparses çà et là, on eût dit autant de larmes qu'elles auraient répandues. Leur vue me navrait et je renonçai à mes bouquets. Je laissai les mauvaises herbes envahir, à l'aventure, mon pauvre jardin; les fleurs monter, puis se flétrir, jusqu'à ce que le vent en dispersât les feuilles; fidèle image du désordre et de la désolation qui dévastaient mon cœur!

Au milieu de ces conjonctures critiques il arriva qu'un jour, tandis que je me tenais à la fenêtre de ma maison, promenant mes regards attristés sur l'horizon vide, je vis la femme de chambre du château s'avancer, en trottinant, sur la route. Dès qu'elle m'aperçut, elle prit sa direction de mon côté, et s'arrêtant devant ma fenêtre : « Notre gracieux

maître est revenu hier de son voyage, » me dit-elle vivement. — « Vraiment ! » répondis-je très-étonné (car depuis plusieurs semaines, je ne m'occupais plus de rien et j'ignorais absolument que sa Seigneurie fût en voyage) : « dans ce cas, sa fille, notre jeune et grâcieuse maîtresse, a dû être bien contente. » La femme de chambre me regarda des pieds à la tête d'un œil investigateur ; ce qui me força à m'examiner moi-même avec soin pour savoir si je n'aurais point dit quelque sottise. « Ce n'est point tout encore, » reprit-elle à la fin en caressant le bout de son petit nez, « nous aurons ce soir, en l'honneur de Monsieur, « danses et mascarades au château. Ma gracieuse « maîtresse elle-même sera déguisée en jardi-« nière ; vous entendez bien, en jardinière. Ma gra-« cieuse maîtresse a remarqué que vous aviez de « jolies fleurs dans votre jardin. » C'est étrange, pensai-je en moi-même, on n'y voit presque plus de fleurs à cause des mauvaises herbes. Mais, elle, continuant : « Ma gracieuse maîtresse a besoin, « pour son rôle, de belles fleurs, mais toutes fraîches « et qui sortent du plant. Il faudra donc que vous « lui en apportiez. Ce soir, quand la nuit sera venue, « attendez sous le gros poirier dans le parc du châ-« teau. Madame y viendra prendre vos fleurs. » Je

devins comme fou de joie à cette nouvelle et, dans mon enthousiasme, je m'élançai de la fenêtre vers la femme de chambre. « Fi! la vilaine robe de chambre! » s'écria-t-elle; car cette sortie lui avait permis d'embrasser d'un seul coup d'œil tout mon costume. Piqué de sa remarque, mais ne voulant pas m'arrêter dans mon élan de galanterie, je fis quelques jolies cabrioles pour la saisir et l'embrasser. Malheureusement, la robe de chambre, qui était trop longue, s'embarrassa dans mes jambes et me voilà étalé par terre. Quand je me relevai, l'espiègle était déjà bien loin; je l'entendais rire aux éclats, je crois même qu'elle fut obligée de se tenir les côtes.

Malgré cet incident, les pensées de bonheur se pressaient dans mon esprit : Elle s'occupait donc encore de moi, de mes fleurs! Je courus au jardin, j'arrachai toutes les mauvaises herbes qui avaient envahi les plates-bandes. Je les lançai par-dessus ma tête dans l'espace et je sentais le chagrin et la tristesse disparaître avec ces maudits parasites. Les roses rappelaient à mon souvenir sa bouche, les anemones bleu de ciel ses yeux; le lis à la blancheur de neige inclinait comme elle sa tête mélancolique. Je les plaçai avec soin toutes ensemble

dans une jolie corbeille. La soirée était calme et magnifique, pas un nuage au ciel ; bientôt quelques étoiles brillèrent au firmament ; le Danube roulait au loin dans la plaine ses flots bruyants; près de moi, dans les arbres élevés du parc, d'innombrables oiseaux se renvoyaient leurs chants joyeux; et puis, j'étais si heureux ! ! Lorsqu'enfin la nuit fut descendue, je pris ma corbeille au bras et je m'acheminai vers le parc. Toutes mes fleurs étaient si gracieuses ; elles se mariaient si bien dans ma corbeille, blanches, bleues, rouges, foncées, que je sentais mon cœur s'épanouir en les regardant.

Je parcourus, plein de riantes pensées, par un beau clair de lune, les allées silencieuses recouvertes d'un sable brillant ; je passai sur les ponts peints en blanc à l'abri desquels les cygnes endormis reposaient sur l'eau ; mes jambes me portaient d'elles-mêmes vers l'élégant berceau du pavillon. J'eus bientôt trouvé le gros poirier ; car c'était précisément celui qui, lorsque j'étais encore garçon jardinier, m'avait prêté son feuillage pendant les chaleurs de midi. Là tout était ombre et solitude, un tremble fort élevé faisait seul bruire et s'agiter son feuillage d'argent. Par instants, la musique du bal arrivait du château jusqu'à moi : parfois aussi,

j'entendais dans le parc, le murmure des voix humaines ; on eût dit qu'elles se rapprochaient de moi ; puis tout rentrait dans le silence. Mon cœur battait ; des frissons parcouraient tout mon être ; des émotions étranges se succédaient en moi, comme si j'eusse été au moment de commettre un vol. Je restai longtemps immobile, adossé contre l'arbre d'où mes regards plongeaient dans toutes les directions ; mais personne ne venant, je ne crus pas devoir rester ainsi plus longtemps ; je passai mon bras dans la corbeille et je grimpai lestement dans le poirier, afin de respirer un peu l'air libre. A cette hauteur, la musique du bal m'arrivait plus distinctement par-dessus la cîme des arbres. Je dominais de mon observatoire tout le parc et même les fenêtres du château étincelantes de lumière. Je voyais les lustres se balancer lentement, semblables à des couronnes d'étoiles : les innombrables invités, en grandes toilettes, s'agiter comme des ombres chinoises, valser en tournoyant, puis former des masses confuses d'où quelques personnes se détachaient, par instants, pour se rapprocher des fenêtres et jouir du coup d'œil du parc. A quelque distance du château, le gazon, les bosquets, le parc étaient comme illuminés par les mille bougies

des salons. On eût dit que les fleurs et les oiseaux se réveillaient en même temps. Mais plus loin, autour et au dessous de moi, s'étendait le surplus du parc, noir et silencieux.

Elle danse en ce moment ! pensais-je en moi-même du haut de mon arbre ; il y a longtamps qu'elle t'a oublié, toi et tes fleurs ! Au milieu de cette foule si joyeuse, nul être qui s'occupe de moi ! C'est ma destinée partout et toujours. Chacun a sa place marquée sur la terre, son poële bien chaud, sa tasse de café, sa femme, son verre de vin le soir et vit satisfait de son sort ! Le Suisse lui-même s'admire dans sa grande taille ! Pour moi seul tout va de travers ; il semble que j'arrive partout trop tard et que, dans le monde entier, il n'y ait aucune place réservée pour moi. J'en étais là de mes réflexions philosophiques, lorsque j'entendis un frôlement sur le gazon. Deux voix mignonnes et légères parlaient tout près de moi. Bientôt après, les branches s'écartèrent pour livrer passage ; et la femme de chambre, avec son petit minois levé en l'air et ses yeux qui furetaient de tous côtés, sembla interroger les arbres du berceau. Les rayons de la lune donnaient juste sur ses traits malins au moment où elle passait cette inspection qui, au surplus, ne

dura guères : car, presque aussitôt la jardinière elle-même s'avança, telle absolument que la femme de chambre me l'avait dépeinte le matin. Mon cœur sauta dans ma poitrine... Elle portait un masque sur le visage et, autant que j'en pus juger, elle regardait autour d'elle d'un air étonné. Mais elle ne paraissait ni svelte, ni jolie ; à la fin elle s'approcha tout à fait de l'arbre et ôta son masque. Hélas ! ce n'était que la plus âgée de ces dames ! Combien je me réjouis, le premier moment de surprise passé, de me trouver en sûreté là où j'étais ! — Comme dans ce monde, pensais-je, toute chose arrive à propos ! Si maintenant ma bien-aimée belle Dame portait mes fleurs, cela ferait une jolie histoire ! — Malgré tout, je crois que j'aurais fini par pleurer de dépit de tout ce que je voyais. La fausse jardinière commença à dire : « Il faisait une chaleur si étouffante dans ce salon que j'ai dû venir ici me rafraîchir un peu au milieu de cette belle et libre nature ! » En même temps elle s'éventait avec son masque et soufflait à pleins poumons. A la clarté de la lune, je pouvais parfaitement distinguer les veines de son cou qui se gonflaient comme des cordes ; mais on eût dit qu'elle était fort courroucée, tant son visage était couleur de brique !

Quant à la malicieuse suivante, elle continuait ses recherches dans tous les coins, comme si elle eût perdu une épingle. — « Ces fleurs fraîches seraient « pourtant indispensables pour mon costume, » reprit la jardinière, « où peut-il être fourré ? » La femme de chambre cherchait toujours et riait entre ses petites dents. — « Parleras-tu , Rosette ? » demanda la jardinière d'un ton piqué : « Je dis ce que j'ai toujours dit, » répliqua Rosette en prenant un air sérieux et confidentiel : « Ce monsieur le « Receveur n'est et ne sera jamais qu'un manant ; « je gage qu'il est couché quelque part par là der- « rière un buisson et qu'il s'y sera endormi. »

A ces mots, j'éprouvai une envie démesurée de sauter au bas de l'arbre pour rétablir ma réputation ; mais on entendit du côté du château, le bruit des timbales et les sons de la musique. La jardinière ne put y tenir plus longtemps. « Oh ! dit-elle d'un air dépité : voici nos gens qui viennent présenter leurs hommages à Monsieur ! Retournons, car on s'apercevrait de notre absence. » Au même instant elle se hâta de replacer son masque sur son visage et reprit, fort en colère, le chemin du château, suivie de la femme de chambre. Les arbres et les buissons semblaient la suivre d'un regard

curieux, avec leurs longs nez et leurs bras étendus; les rayons de la lune dansaient autour de sa grosse taille ; ce fut ainsi qu'elle opéra sa retraite au bruit des trompettes et des timbales, comme je l'avais souvent vu faire aux chanteuses sur le théâtre.

Quant à moi, perché sur mon arbre, je ne me rendais pas bien compte de tout ce qui venait de se passer et je dirigeai mes yeux, avec plus de curiosité que jamais, du côté du château. Un cercle de grandes torches placées sur les dégrés du perron, projetait une lumière étrange sur les fenêtres et sur une partie du parc qui s'en trouvait éclairée.

C'étaient les gens de service qui donnaient une sérénade à leur jeune maître. Au milieu d'eux, s'élevait majestueusement le Suisse en grand costume, aussi paré qu'un ministre d'État et qui, debout devant un pupitre, jouait du basson avec beaucoup d'ardeur. Je venais justement de m'établir de mon mieux pour jouir de la sérénade, lorsque les portes de côté du balcon s'ouvrirent. Un seigneur d'une taille élevée, bien pris dans son uniforme sur lequel brillaient de nombreuses décorations, s'avança sur le balcon; et à son bras ma belle et gracieuse Dame, entièrement vêtue de blanc, m'apparut comme un

lis au milieu de la nuit ou comme la lune, lorsqu'elle prend possession du ciel. Impossible de détourner mes yeux de cet enchantement ! Le parc, les arbres, le château, les plaines, tout avait disparu ; je ne voyais plus qu'elle , éclairée d'une manière fantastique par la lumière des torches, avec sa belle taille droite et élancée, qui tantôt parlait avec un gracieux enjouement au bel officier et tantôt adressait un salut amical aux musiciens d'en bas. Tout ce monde autour d'elle, paraissait transporté de joie : moi-même, à la fin, je ne pus me contenir et je criai : « vivat » de toutes mes forces.

Mais lorsqu'elle se fut retirée du balcon, que les torches eurent disparu l'une après l'autre, que les pupitres les eurent suivies, que tout, dans le parc et autour de moi, eut été rendu à l'obscurité et au silence ordinaires, les réflexions m'assaillirent en foule. Une conviction subite s'empara de mon cœur ; ce fut que la tante, seule, m'avait commandé des fleurs ; que ma belle Dame n'avait jamais pensé à moi, qu'elle était mariée depuis longtemps et que je n'étais, moi-même, qu'un pauvre fou.

Je restai plongé dans cet abîme de réflexions. Je

me roulais, comme un porc-épic, dans les aiguillons de mes propres pensées. La musique de la danse n'arrivait plus du château qu'à de longs intervalles; les nuages continuaient leur course vagabonde au-dessus du parc et, moi, perché sur mon arbre comme le hibou, je demeurai assis pendant le reste de la nuit à méditer sur les ruines de mon bonheur.

La fraîcheur du matin me tira enfin de mes rêveries et je ne jetai pas, sans surprise, les yeux autour de moi. La musique et la danse avaient cessé depuis longtemps; dans le château, autour du château, sur les marches de pierre du perron et sous la colonnade, sur la pelouse, tout était frais, solennel, silencieux. Le jet d'eau seul continuait à s'élancer comme à l'ordinaire. Bientôt, les oiseaux s'éveillèrent çà et là parmi les branches au-dessous de moi; ils secouaient leurs plumes aux couleurs variées, étendaient leurs petites ailes, curieux et comme surpris à la vue de leur camarade de nuit. Cependant les gais rayons du matin qui brillaient sur le parc pénétrèrent peu à peu jusqu'à mon cœur. A la fin, je me dressai sur mon arbre et, pour la première fois depuis longtemps, mes yeux embrassèrent une aussi grande quantité de terrain. Déjà quelques barques

diligentes descendaient le Danube entre les collines chargées de vignobles. Les grandes routes, encore désertes, ressemblaient de loin à des ponts jetés au travers de la vallée pour réunir les montagnes. Je ne sais comment cela arriva ; mais je me sentis tout à coup mordu par mon ancien amour des voyages. J'avais soif de toutes ces alternatives de mélancolie, de joie et d'attente. En même temps, mon esprit fut traversé par la pensée que ma belle et gracieuse Dame était là-haut dans le château, endormie au milieu des fleurs, sous des courtines de soie, et qu'un ange se tenait assis auprès d'elle dans le silence du matin. « Oui, » m'écriai-je, « il faut que je m'éloi-« gne d'ici, dussé-je marcher tant que j'aurai un « ciel bleu au-dessus de ma tête. » Cette belle résolution prise, je saisis ma corbeille et je la lançai dans l'espace. C'était un spectacle charmant de voir les fleurs tomber de branche en branche jusqu'au gazon qu'elles parèrent de leurs vives couleurs. Ensuite je sautai à bas de l'arbre et je me dirigeai, à travers les allées silencieuses, du côté de mon habitation, mais non sans m'arrêter plus d'une fois en différentes places. Ici, j'avais eu le bonheur de la contempler ; là, je m'étais couché à l'ombre pour mieux penser à elle. Dans ma maison et à l'entour,

tout était encore dans l'état où je l'avais laissé la veille. Mon jardin ravagé et mis à sac; le gros livre de comptes ouvert dans ma chambre. Mon violon, que j'avais déjà presque entièrement oublié, pendait tout poudreux à la muraille. Le hasard voulut qu'un rayon matinal traversât la fenêtre et vint en droite ligne frapper sur les cordes. Le coup retentit jusqu'à mon cœur. « Oui, lui dis-je, viens avec moi, mon fidèle instrument : notre royaume n'est pas de ce monde! » Je le décrochai donc de la muraille : je laissai gisants, à leur place, le livre de compte, la robe de chambre, les pantouffles, les pipes et le parasol, et je quittai ma maison, pauvre comme j'y étais entré, pour suivre la grande route. Plus d'une fois, je retournai la tête. Mon esprit était traversé par des impressions étranges; à la plus profonde tristesse succédait, par bouffées, la joie la plus vive; j'étais comme un oiseau qui s'élance hors de sa cage. Lorsque j'eus fait une assez longue traite, je rendis la liberté à mon violon et je chantai :

Je m'abandonne à la providence de Dieu!
Lui qui prend soin des ruisseaux, des alouettes,
Des bois et des plaines, du ciel et de la terre,
Il a sans doute arrangé pour le mieux
Ma propre destinée!

Le château, le parc, les clochers de Vienne avaient déjà disparu derrière moi dans les brouillards du matin; au-dessus de ma tête, d'innombrables alouettes perçaient l'air de leurs chants joyeux. Je pris ma route vers l'Italie, entre les collines verdoyantes, les villes et les gais villages.

CHAPITRE III

Mais quel contretemps ! Je n'avais pas encore réfléchi que je ne connaissais pas le chemin à suivre. A cette heure matinale, je n'apercevais personne à qui le demander; et pour comble de malheur, la grande route aboutissait quelques pas plus loin à un carrefour. Les routes qui rayonnaient de ce carrefour, se prolongeant dans toutes les directions par-dessus les collines les plus élevées jusqu'aux limites de l'horizon, semblaient devoir me conduire au bout du monde ; en sorte que je me sentais comme pris de vertige, lorsque je regardais devant moi. A la fin, je vis venir de mon côté un paysan qui, selon toute apparence (car c'était le dimanche) se rendait à l'église. Il était vêtu d'un surtout à gros boutons d'argent selon l'ancienne mode et portait à la main un jonc espagnol surmonté d'une pomme massive dont les reflets argentés brillaient de loin au soleil. Je l'abordai avec beaucoup de politesse : « Pouvez-vous m'indiquer

le chemin qui conduit en Italie ? » Mon homme s'arrêta, me toisa de la tête aux pieds, parut réfléchir, car sa lèvre inférieure était portée en avant ; et comme l'examen se prolongeait, j'ajoutai : « En Italie, où croissent les oranges ? » — « Eh ! qu'ai-je à faire de vos oranges ? » répondit-il : puis il continua bravement sa route. J'avoue, que, d'après son air tout à fait respectable, j'aurais attendu de lui plus de complaisance. Cependant, quel parti prendre ? Devais-je faire volte-face et m'en retourner piteusement dans mon village ? Mais on me montrerait au doigt et les enfants eux-mêmes sauteraient après moi, en criant : « Te voilà donc ! « Sois mille fois le bien-venu à ton retour du « monde ! Comment tout s'y passe-t-il ? nous as-tu « au moins rapporté du pain d'épices ? » Le Suisse, au nez électoral et dont j'avais admiré les connaissances géographiques, m'avait dit souvent : « Très-« respectable Receveur, l'Italie est un beau pays « où le bon Dieu prend soin de tout : on n'a qu'à « s'étendre sur le dos pour se réchauffer aux « rayons du soleil ; les roses vous poussent dans « la bouche ; et si la tarentule vous pique, vous « dansez aussitôt avec une souplesse extraordinaire « sans avoir eu besoin de leçons. » Va donc pour

l'Italie ! l'Italie !... m'écriai-je avec transport et sans plus m'occuper des différentes routes, je pris résolument celle qui se trouva la première sous mes pieds.

Après avoir marché pendant un assez long temps j'aperçus un fort beau jardin où le soleil du matin se jouait avec tant de gaieté sur le tronc et au travers du feuillage des arbres, que le gazon semblait couvert d'un tapis d'or. Ne voyant personne, j'enjambai la clôture qui était fort basse et je m'installai très-commodément sur l'herbe à l'ombre d'un pommier, avec d'autant plus de plaisir que tous mes membres étaient encore endoloris par ma faction de la veille au haut de l'arbre. De cet endroit, la vue s'étendait au loin dans la campagne ; et comme c'était un dimanche, le son des cloches les plus lointaines traversait, pour arriver jusqu'à moi, les plaines silencieuses ; je voyais les paysans revêtus de leurs plus beaux habits, se diriger de tous côtés vers l'église, longeant les haies, traversant les prairies. J'avais la joie au cœur : les oiseaux gazouillaient au-dessus de ma tête ; ma pensée se reporta vers mon moulin, puis vers le parc de ma belle Dame : combien tout cela était déjà loin de moi ! puis, je m'endormis. Dans mon sommeil, je

rêvai qu'elle sortait de son château magnifique, qu'elle s'avançait vers moi ou plutôt qu'elle volait lentement au bruit des cloches, couverte de longs voiles blancs qui flottaient au souffle de l'aube matinale. Puis, il me sembla que nous n'étions plus dans une contrée étrangère, mais dans mon village, auprès du moulin et sous des ombrages épais. Tout, autour de nous, était silencieux et tranquille comme lorsque, le dimanche, tous les paysans sont à l'église. Le son des cloches pénétrait seul sous les arbres ; il faisait naître en mon cœur des impressions mélancoliques ; mais la belle Dame était, pour moi, pleine de douceur et d'amitié ; elle me tenait par la main, elle marchait à côté de moi et chantait, d'un son de voix étrange, cette jolie chanson que j'avais entendue plusieurs fois le matin, lorsque, debout à sa fenêtre, elle s'accompagnait de la guitare : puis je voyais son image se refléter dans le miroir tranquille de l'étang ; elle était encore mille fois plus belle, mais ses yeux, d'une grandeur extraordinaire, me regardaient si fixement que j'en éprouvais comme un sentiment de crainte. Tout à coup le moulin se mit à tourner, d'abord lentement et par intervalles, puis avec une rapidité toujours croissante ; l'eau de l'étang se rida et devint

trouble ; la belle Dame pâlit, ses voiles s'allongèrent démesurément, puis ils flottèrent dans l'espace où ils finirent par se perdre comme les fils de la Vierge. Le bruit augmentait toujours : par moment on aurait cru entendre le Suisse souffler dans son basson ; enfin je me réveillai avec un fort battement de cœur.

En réalité, le vent s'était élevé ; il pénétrait doucement jusqu'à moi à travers les branches du pommier : mais le bruit et le vacarme ne venaient ni du moulin ni du Suisse, mais bien de ce même paysan qui n'avait pas voulu m'indiquer la route de l'Italie. Il avait ôté son habit des dimanches et se tenait debout devant moi, couvert d'une blouse blanche. « Eh ! eh ! » me dit-il, lorsque j'eus secoué le sommeil de mes yeux, « crois-tu donc trouver ici « des oranges que tu foules ainsi mon beau gazon, « au lieu d'aller à l'église, méchant paresseux ? » J'étais fort mécontent d'avoir été réveillé ainsi par ce rustre. Je me relevai donc tout en colère et je lui répliquai avec vivacité : « Qu'est-ce à dire? « Prétends-tu m'injurier ? J'ai été jardinier, si tu « veux le savoir, puis receveur ; si tu étais venu à « la ville, il aurait bien fallu que tu ôtasses devant « moi ton sale bonnet de coton ; j'ai eu ma maison

« et ma robe de chambre à pois jaunes... » Mais le lourdaud, sans s'émouvoir, mit ses deux poings sur sa hanche et me dit : « Que nous chantes-tu là ? Eh ! eh ! » Je remarquai alors que c'était un drôle trapu, robuste, avec des jambes torses ; ses grands yeux me parurent hagards : son nez rouge, un peu de travers ; et comme sans dire autre chose que son éternel « Eh ! eh ! » il se rapprochait de moi de plus en plus, je fus saisi tout à coup d'une si effroyable peur que je me rejetai vivement en arrière, sautai par-dessus la clôture et pris ma course à travers champs sans regarder derrière moi et avec tant de rapidité que mon violon résonnait dans ma poche.

Lorsqu'enfin je m'arrêtai pour reprendre haleine, le jardin et la vallée même n'étaient plus en vue et je me trouvai au milieu d'un joli bois. Mais je n'y fis pas grande attention, tant je me sentais blessé de ce qui m'était arrivé, notamment de la familiarité que le drôle m'avait montrée, et je continuai longtemps encore à grommeler contre lui. Sous l'empire de ces préoccupations, je m'étais porté toujours en avant, m'éloignant de plus en plus de la grande route ; mais arrivé à mi-côte, la route forestière par laquelle j'avais pris ma course se trouva tout à

coup interrompue et je n'eus plus devant moi qu'un petit sentier à peine frayé. Je ne voyais personne ; je n'entendais plus rien. A cela près, la marche aurait été agréable, car le gazouillement des oiseaux alternait avec le bruissement du feuillage. Je m'abandonnai à la grâce de Dieu ; je pris mon violon et je me mis à jouer mes morceaux favoris qui résonnèrent harmonieusement dans la solitude du bois. Mais j'eus bientôt épuisé mon répertoire ; je butais, presque à chaque pas, contre de vieilles souches et des racines ; je commençais à ressentir les atteintes de la faim et le bois ne paraissait pas près de finir. J'errai ainsi pendant la plus grande partie du jour et le soleil ne lançait plus que des rayons obliques sur les troncs des arbres, lorsque j'atteignis enfin une petite clairière fermée de toutes parts par des collines et émaillée de fleurs rouges et jaunes sur lesquelles voltigeaient, dans la lumière dorée du soir, d'innombrables papillons. Ce vallon était si retiré qu'on s'y serait cru à cent lieues du monde habité. On n'entendait que les cris du grillon ; seulement un berger, couché dans les hautes herbes, soupirait sur son chalumeau un air si mélancolique, que mon cœur fut près de se fendre de tristesse. Ah ! pensai-je à part moi, quel heureux sort que celui de ce fai-

néant! Tandis que moi, perdu à l'étranger, il me faut toujours être sur le qui vive ou prêt à la lutte. — Comme nous étions séparés par un joli et clair ruisseau que je ne pouvais traverser, je lui criai de loin : « Où trouverai-je le plus prochain village? » Mais lui, sans se déranger, souleva seulement un peu sa tête au-dessus des herbes, m'indiqua avec son chalumeau une autre partie du bois et reprit son air interrompu. Je hâtai le pas; la nuit commençait à tomber; les oiseaux qui avaient redoublé leur concert au moment où les derniers rayons du soleil avaient pénétré dans le bois, étaient redevenus silencieux, et je ne laissais pas que de me sentir mal à l'aise dans cette solitude au milieu de l'éternel murmure des feuilles. Enfin, j'entendis des chiens aboyer dans le lointain : j'accelérai ma marche; le bois allait s'éclaircissant de plus en plus, et bientôt je pus distinguer, à travers les derniers arbres, une belle pelouse et, sur cette pelouse, une troupe d'enfants se poursuivant avec de grands cris autour d'un vieux tilleul qui en occupait le centre. A l'une des extrémités de la place, devant une auberge, des paysans attablés jouaient aux cartes ou fumaient leur pipe. De l'autre côté de la porte, babillaient, assis au frais, de jeunes garçons et de jeunes filles;

ces dernières les bras roulés dans leurs tabliers.

Mon parti fut bientôt pris; je tirai mon violon de ma poche, et au moment même où je débouchais du bois, je me mis à jouer une valse champêtre aux allures gaies et rapides. Les jeunes filles restèrent ébahies; les anciens se prirent à rire, tandis que les sons de l'instrument se répétaient au loin dans le bois. Mais, lorsque je fus arrivé jusqu'au tilleul et que, le dos appuyé à l'arbre, je continuai de m'escrimer, toute cette jeunesse se mit à chuchotter à droite et à gauche, les jeunes gars se décidèrent à mettre de côté leur pipe du dimanche, chacun s'empara d'une danseuse, et avant que je m'en fusse aperçu, toute la jeunesse du village tournoyait déjà lestement autour de moi. Cependant les chiens aboyaient, les jupes voltigeaient et les enfants, réunis en cercle autour de moi, les yeux curieusement attachés sur mon visage et sur mes doigts, admiraient mon agilité. Lorsque le premier élan fut passé, je pus me convaincre combien la bonne musique agit sur les masses. Ces jeunes paysans qui, tout à l'heure, la pipe à la bouche, restaient étendus sur les bancs sans autre occupation que de détirer leurs membres engourdis, semblèrent subitement métamorphosés; et, leurs mouchoirs ba-

riolés flottant à la boutonnière, ils gambadaient si lestement avec les jeunes filles que c'était un vrai plaisir de les voir. L'un d'eux, qui se considérait sans doute comme l'un des premiers, après avoir fouillé longtemps dans les poches de son gilet afin d'être vu de tous, finit par en tirer une petite pièce de monnaie qu'il voulut me glisser dans la main. Quoique je n'eusse pas un pfenning dans ma poche, cela me déplut ; je lui dis qu'il pouvait garder son argent et que je jouais seulement pour mon plaisir, lorsque je me trouvais en société. Presque aussitôt je vis s'avancer une charmante jeune fille, tenant à la main une grande chope de vin. « Les musiciens boivent avec plaisir, » me dit-elle avec un sourire gracieux, qui laissait voir ses dents de perle entre ses lèvres de rose et semblait appeler le baiser. Elle trempa sa petite bouche dans le verre, par-dessus lequel ses yeux brillants lançaient des éclairs de mon côté, puis elle me le tendit. Après l'avoir vidé jusqu'à la dernière goutte, je recommençai à jouer de plus belle, de sorte que tout semblait tourner gaiement autour de moi.

Cependant les anciens avaient quitté le jeu ; les jeunes gens, fatigués de la valse, s'étaient retirés successivement, et tout, devant l'auberge, rentrait

peu à peu dans le silence et la solitude. La jeune fille qui m'avait offert du vin se dirigea, à son tour, vers le village ; mais elle marchait lentement et regardait autour d'elle comme si elle eût perdu quelque chose. A la fin, elle s'arrêta tout à coup et se mit à chercher par terre ; mais je voyais bien que lorsquelle se baissait, elle regardait de mon côté, abritée derrière son bras. J'avais appris le savoir vivre au château ; je m'avançai donc rapidement vers elle et lui dis : — « Est-ce que vous auriez perdu quelque chose, ma charmante demoiselle ? » — « Non, » dit-elle, rougissant de plus en plus ; « c'est seulement une rose : monsieur veut-il bien l'accepter ? » — Je la remerciai, et je mis la rose à ma boutonnière. Elle me regarda d'un air très-amical, et me dit : — « Monsieur a du talent ! » — « Oui, répliquai-je négligemment, c'est un don de Dieu. » — « Les musiciens sont très-rares dans les environs, » continua la jeune fille, tout en hésitant et tenant ses regards attachés à la terre, « monsieur pourrait gagner ici une jolie somme ; mon père, aussi, joue un peu du violon, et il aime beaucoup à entendre parler des pays étrangers ; mon père est fort à son aise. » Puis elle se mit à rire et dit : « Il faudrait seulement que monsieur ne fît plus de si drôles de mouvements avec sa

tête penchée au-dessus de son violon. » — « Chère demoiselle,» répondis-je avec chaleur, «ne me parlez donc pas ainsi à la troisième personne. Quant aux balancements de ma tête, ils sont inévitables; c'est un usage général chez nous autres virtuoses. » — « C'est différent,» reprit-elle ; et elle allait continuer lorsque, tout à coup, un vacarme effroyable se fit entendre dans l'auberge dont la porte s'ouvrit avec un grand fracas pour livrer passage à un personnage tout efflanqué, qui semblait lancé par une fronde, et se referma vivement derrière lui. Ma jeune fille qui, dès la première alerte, s'était élancée comme une biche, avait disparu dans l'ombre.

Quant à l'auteur de tout ce bruit, il se releva précipitamment, et se plaçant devant la porte de l'auberge, se mit à vomir un torrent d'injures avec une rapidité surprenante.— « Quoi ! s'écria-t-il, moi, « ivre ! moi, ne pas payer les marques faites à la craie « derrière ta porte noire de fumée ! Ouvres-moi ! « ouvres-moi ! Ne t'ai-je pas, encore hier, rasé à « la cuiller et ne t'ai-je pas fait au nez une estafi- « lade ? A telles enseignes que tu l'as mordue deux « fois, la cuiller ! La barbe compte pour une mar- « que ; la cuiller faussée, une autre marque ! ton nez « entamé, encore une autre marque ! Combien en

« restera-t-il encore à payer, de tes damnées « marques? C'est bon! je laisserai tout le village, « le monde entier, sans lui faire la barbe : gardez- « les, vos barbes, sots paysans! et le bon Dieu, le « jour du jugement, ne saura plus si vous êtes juifs « ou chrétiens. Oui, pendez-vous par vos barbes, « ours mal léchés, crétins de paysans! » Puis tout à coup il se mit à sanglotter d'une manière pitoyable et reprit en fausset : « Faudra-t-il donc que je « boive de l'eau comme un misérable poisson? Est- « ce là ton amour pour le prochain? Ne suis-je pas « un homme et un habile maître barbier? Ah! j'é- « touffe de rage! mais non, mon cœur est plein « d'attendrissement et d'amour de l'humanité. » A ces derniers mots, il commença à battre en retraite, d'autant plus que rien ne bougeait dans la maison. M'ayant aperçu, il vint à moi les bras ouverts; je crus vraiment que le pauvre fou voulait m'embrasser, je me rangeai prudemment et il passa outre, mais non sans que je l'entendisse longtemps encore se parler à lui même dans l'obscurité, tantôt avec une voix de basse, tantôt en fausset.

Rendu à moi-même, je fus assailli d'une foule de réflexions. La jeune fille qui m'avait fait cadeau d'une rose était jeune, jolie et riche : je pouvais faire ma

fortune en un tour de main. Du mouton et du porc, des dindons et des oies farcies de pommes, tout cela était à ma portée ! Il me semblait aussi voir le Suisse s'avancer vers moi pour me dire : « Acceptes « toujours, receveur, acceptes toujours ! On ne se « repent jamais de s'être marié jeune ! encore un « peu de chance et la fiancée est à toi ! Restes à la « campagne et vis dans l'abondance !.. » Plein de ces idées philosophiques, je m'assis sur une pierre dans un coin de la place devenue tout à fait déserte. Je n'osais frapper à la porte de l'auberge, parceque je n'avais pas sur moi un seul pfenning vaillant. Il faisait un clair de lune magnifique ; le calme de la nuit n'était interrompu que par le bruissement des feuilles sur les collines et par les aboiements des chiens dans le village qui, au milieu de cette vallée, paraissait enseveli sous les rayons de la lune et l'ombre des arbres. Je regardais le ciel ; tantôt un nuage obscurcissait peu à peu l'éclat de l'astre nocturne et tantôt une étoile semblait se détacher, à l'horizon, de la voûte éthérée. C'est ainsi, pensais-je, que la lune brille en ce même moment et sur le moulin de mon père et sur le château seigneurial de la comtesse ; là aussi tout est tranquille ; à cette heure, la gracieuse jeune

Dame se livre au sommeil ; les jets d'eau, le feuillage des arbres, bruissent comme à l'ordinaire ; peu leur importe que je sois ici ou bien à l'étranger, ou dans la tombe. — Alors, le monde m'apparut tout à coup si grand, si immense et je m'y trouvai si isolé que mon cœur se gonfla et que mes yeux se remplirent de larmes.

J'étais plongé dans cet abîme de réflexions, lorsque j'entendis, tout à coup, les pas de deux chevaux résonnner dans le bois ; je retins mon souffle et j'écoutai ; le bruit se rapprochait de plus en plus ; bientôt je distinguai la respiration haletante des chevaux. L'instant d'après deux cavaliers s'avancèrent jusqu'à la lisière du bois où je les vis s'arrêter, causer ensemble à voix basse, mais d'un ton animé, puis étendre leurs bras que l'ombre faisait paraître plus longs, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre. Caché dans un endroit obscur, tandis que tout le reste de la place était éclairé par les rayons de la lune, je pouvais suivre tous leurs mouvements. Combien de fois, lorsqu'au foyer paternel ma mère, aujourd'hui morte hélas ! me faisait des récits de forêts sauvages et de brigands féroces, m'étais-je surpris à désirer secrètement de rencontrer par moi-même de telles aventures ! et

voilà que ces vœux absurdes et irréfléchis allaient se trouver tout à coup réalisés. Je me dressai contre le tilleul sous lequel j'étais assis, en prenant toutes mes précautions pour n'être point vu et aussitôt que j'eus atteint la première branche, je m'élançai lestement. Mais j'avais mal pris mon élan, la moitié de mon corps était restée en arrière et j'étais encore occupé à ramener mes jambes vers la partie supérieure, lorsque l'un des cavaliers traversant la place, se dirigea tout droit sur moi. Je tins mes yeux obstinément fixés sur le feuillage sombre et je restai immobile de frayeur. « Qui est là ? » dit une voix au dessous de moi. « Personne, » répondis-je d'une voix étranglée par la peur. D'un côté, j'étais au désespoir d'avoir été aperçu; mais de l'autre, je ne pouvais m'empêcher de rire à part moi en pensant que les drôles seraient bien volés, quand ils retourneraient mes poches vides. « Oh ! « oh ! » dit le brigand, « à qui donc, alors, appar- « tiennent les deux jambes que je vois pendre « là-haut? » De plus longues dénégations devenaient inutiles. « Hélas ! » répliquai-je, « ce ne sont que les « jambes d'un pauvre musicien égaré » ; puis je sautai en bas ; car je commençais à me sentir tout honteux de rester suspendu sur cette branche, plus

semblable à une fourchette cassée qu'à une créature humaine. Mon élan avait été si brusque que le cheval de l'étranger se câbra. Le cavalier lui caressa le cou et dit en riant : « Nous aussi nous « sommes égarés ; de plus, tu vois en nous de bons « camarades et je suis sûr que tu nous aideras un « peu à trouver le chemin de B..., tu n'auras pas à « t'en repentir. » Je protestai tout doucement que je ne savais pas où était situé B..., et que je les conduirais volontiers à l'auberge ou, s'ils le préféraient, dans l'intérieur du village. Mais le drôle ne goûta pas mes raisons ; sans rien dire il tira de sa ceinture un pistolet qui reluisait gentiment aux rayons de la lune. « Mon très-cher, » dit-il du ton le plus amical, tout en armant son pistolet et en l'examinant avec le coup d'œil d'un amateur, « mon très-cher, tu vas être assez bon pour nous « conduire toi-même jusqu'à B... » Ma situation se compliquait d'une manière désastreuse ; si je trouvais le chemin de B..., je tombais certainement au milieu d'une bande de voleurs qui me battraient, lorsqu'ils me verraient dépourvu d'argent. Si je ne trouvais pas le chemin de B..., mon erreur m'attirerait encore des coups. Enfin j'en pris mon parti et j'enfilai la première route qui s'éloignait du village

en contournant l'auberge. Le cavalier eut bientôt rejoint son compagnon et tous deux me suivirent lentement, à quelque distance. Nous marchâmes ainsi à l'aventure, par ce chemin qui se prolongeait à mi-côte au milieu des bois. De temps en temps, par dessus la cîme des pins qui s'élançaient du pied des collines et se balançaient au souffle de la brise, la vue plongeait jusqu'au fond des vallées silencieuses et endormies. Par intervalles, le chant d'un rossignol ou les aboiements de plus en plus éloignés des chiens du village arrivaient jusqu'à nos oreilles. On distinguait aussi le murmure lointain d'une rivière dont les eaux brillaient au clair de lune. Ajoutez le pas uniforme des chevaux, les voix confuses des cavaliers qui causaient, sans interruption, dans une langue étrangère ; tantôt la lumière éclatante de la lune, tantôt l'ombre des arbres qui se projetait dans des proportions incessamment modifiées sur les deux cavaliers, en sorte qu'ils apparaissaient tantôt noirs, tantôt lumineux, tantôt petits et tantôt gigantesques ; et vous comprendrez que ma pensée errât comme mon corps, et que je crusse être le jouet d'un songe dont je ne pouvais m'éveiller. Néanmoins, je marchais toujours droit devant moi, dans l'espérance d'arriver en même

temps aux limites du bois et à la fin de la nuit.

Enfin des bandes de vapeurs rougeâtres commencèrent à flotter dans le ciel, semblables à celles que le souffle de l'homme laisse sur un miroir. Une alouette s'éleva en chantant au-dessus du vallon silencieux. A l'instant même on eût dit que mon cœur reflétait les naissantes clartés du jour, car toutes mes craintes s'évanouirent. Les deux cavaliers se dressèrent sur leurs étriers, regardèrent de tous côtés autour d'eux et semblèrent s'apercevoir, pour la première fois, qu'ils n'étaient pas dans la bonne route. Ils se mirent alors à discuter ensemble ; je compris qu'ils parlaient de moi et il me parut même que l'un d'eux me prenait pour un brigand qui voulait les égarer au milieu des bois. Cette opinion ne me déplut pas, d'autant plus que le courage m'était revenu avec la lumière du jour et que nous débouchions, à l'instant même, sur une belle clairière. Je me mis donc à jeter les yeux de tous côtés d'un air farouche et je sifflai deux fois dans mes doigts, comme font les voleurs, quand ils veulent donner un signal.

« Halte ! » cria tout à coup l'un des cavaliers, comme pour m'ordonner de les attendre. Au moment où je me retournai, ils avaient déjà mis pied

à terre et avaient attaché leurs chevaux à un arbre. L'un d'eux vint droit à moi, me regarda fixement et partit tout à coup d'un éclat de rire. Je dois avouer que ce fou rire me piqua vivement. Quant à lui : « Parbleu ! s'écria-t-il, c'est le jardi-« nier ou plutôt le receveur du château! »

Mais j'avais beau le regarder avec de grands yeux, il me fut impossible de me rappeler ses traits. Il est vrai que j'aurais eu fort à faire, s'il m'eût fallu reconnaître tous les jeunes messieurs qui allaient et venaient au château. Mais lui, sans cesser de rire : « Voilà qui est à merveille ! Tu es « libre, à ce que je vois, et nous, nous avons besoin « d'un domestique; restes avec nous, tu jouiras « d'éternelles vacances. » Cette offre me troubla; à la fin je répondis que j'avais l'intention de faire un voyage en Italie. « En Italie ! » répliqua l'étranger : « C'est aussi là que nous allons. » — « En ce cas, à la bonne heure ! » m'écriai-je; et tout joyeux, je tirai de ma poche mon violon dont je jouai de manière à réveiller tous les oiseaux du bois. Aussitôt mon interlocuteur s'empara vivement de son compagnon et tous deux se mirent à valser sur l'herbe, comme de vrais fous. Tout à coup ils s'arrêtèrent : « Par Dieu ! » s'écria l'un d'eux, j'aper-

çois la tour de l'église de B..., nous y serons bientôt arrivés. Puis il tira sa montre, la fit sonner, secoua la tête, recommença : « Non, cela ne vaudrait rien ; il serait trop tôt, et l'on pourrait s'en étonner. » Alors ils tirèrent de leurs porte-manteaux de la viande rôtie, du pain et des gâteaux, des bouteilles de vin, étendirent sur le gazon verdoyant une belle couverture aux riches couleurs, s'y installèrent et commencèrent à manger de grand appétit, non sans partager généreusement avec moi ; ce qui ne pouvait arriver plus à propos, puisque, depuis plusieurs jours, je n'avais pas fait un seul repas raisonnable. — « D'après ce que je vois, » me dit l'un de ces messieurs, « tu ne nous reconnais pas encore ? — Je secouai la tête : — « Eh ! bien, afin que tu le « saches, je suis le peintre Léonard ; et monsieur, « que tu vois là, est aussi un peintre et s'appelle « Guido. »

Je profitai alors des clartés du jour naissant pour examiner de plus près les deux peintres. L'un, M. Léonard, était grand, mince, brun, avec des yeux vifs et pleins de feu. L'autre était beaucoup plus jeune, plus petit et plus délicat ; il portait à l'ancienne mode (comme l'aurait dit le Suisse) un collet blanc rabattu autour de son cou nu ; sur ce

collet retombaient les boucles flottantes de ses cheveux brun-foncé qu'il était souvent obligé d'écarter de son beau visage. Lorsque ce dernier (M. Guido) eût déjeuné, il s'empara de mon violon que j'avais posé par terre à côté de moi, s'assit sur le tronc d'un arbre renversé et promena ses doigts sur les cordes de l'instrument, puis d'une voix aussi claire que celle d'un oiseau des bois et dont les accents pénétraient jusqu'au fond de mon cœur, il se mit à chanter :

Les premiers rayons du matin,
Percent les brouillards de la vallée;
Les murmures du feuillage
Annoncent le réveil du bois sur la colline;
C'est le moment de déployer tes ailes,
O toi qui peux t'envoler !

L'homme transporté de joie,
Jette son chapeau en l'air et s'écrie :
Puisque mes chants peuvent retentir,
Je veux exhaler ma joie par mes chants.

Tandis qu'il chantait, les rayons rouges du matin se jouaient gaiement sur son visage un peu pâle et dans ses charmants yeux noirs. Mais j'étais si fatigué que les paroles et les notes m'arrivaient de plus en plus confuses, jusqu'à ce qu'enfin le sommeil me prît tout entier.

Lorsque je revins à moi par degrés, j'entendais, comme dans un rêve, les deux peintres causer encore auprès de moi; les oiseaux chantaient au-dessus de ma tête, les rayons du matin pénétraient à travers mes paupières fermées et m'apportaient une clarté douteuse, pareille aux effets du soleil lorsqu'il brille au travers de rideaux de soie rouge. « *Come é bello!* » Telles furent les premières paroles que j'entendis en rouvrant les yeux, et je vis le jeune peintre qui se tenait penché sur moi. La lumière du matin l'entourait d'un cadre étincelant, et l'on ne distinguait que ses grands yeux noirs brillant à travers les boucles flottantes de sa chevelure.

Je me levai vivement, car il faisait déjà grand jour. M. Léonard paraissait mécontent; son front plissé laissait voir deux rides, et il hâta les préparatifs du départ. Pour l'autre peintre, il écarta les boucles de son visage, et, tout en sellant son cheval, il fredonnait à demi-voix une chansonnette. Tout à coup, M. Léonard éclata de rire, saisit rapidement une bouteille, qui était restée sur le gazon, et la vidant dans les verres : « A notre heureuse arrivée, » s'écria-t-il. Ils trinquèrent et les verres, en s'entrechoquant, rendirent un son agréable. Puis M. Léonard lança dans l'air la bouteille qui, sous les rayons du

soleil, semblait jeter de joyeux éclairs. A la fin, ils se mirent en selle, et moi je repris gaiement ma marche auprès d'eux. Devant nous s'étendait, à perte de vue, la vallée dans laquelle nous commençâmes à nous engager. Autour de nous, tout était éclat, murmure, lumière et gaieté. Mon esprit, rafraîchi, débordait de joie ; on eût dit que, du haut de la colline, j'allais déployer mes ailes pour planer sur ce charmant paysage.

CHAPITRE IV

Adieu, moulin et château et suisse ! Maintenant le vent sifflait autour de mon chapeau. A droite et à gauche fuyaient les villages, les villes, les coteaux couverts de vignobles; mes yeux en étaient comme éblouis. Derrière moi, les deux peintres dans leur voiture; devant moi, quatre chevaux conduits par un postillon en grand costume; et moi, assis sur le siége, d'où chaque cahos menaçait de me lancer dans l'espace.

Voici comme le tout s'était passé. A notre arrivée à B..., un monsieur long et mince, à la mine refrognée, vêtu d'une redingotte à longs poils, vint au devant de nous en avant du village, fit force salutations à MM. les peintres et nous conduisit dans l'intérieur. Là, devant la maison de poste et sous des tilleuls élevés, nous attendait une magnifique voiture attelée de quatre chevaux. Cependant M. Léonard avait remarqué que mes vêtements étaient tout usés; il en eut bientôt tiré d'autres de son porte-manteau

et me fit mettre un bel habit et un gilet tout neufs qui me donnèrent l'air très-distingué, excepté que le tout était trop long et trop large pour moi et, par conséquent, flottait autour de mon corps. Il me fit aussi cadeau d'un superbe chapeau qui reluisait au soleil comme s'il eût été frotté de beurre frais. Ensuite, cet étranger de mauvaise humeur prit par la bride les chevaux des deux peintres; ceux-ci sautèrent dans la voiture; j'en fis autant sur le siége et, tandis que le maître de poste nous regardait par la fenêtre, coiffé de son bonnet de nuit, le postillon donna du cor, et nous voilà partis. Pareille scène se renouvela jusqu'à ce que nous fussions arrivés en Italie.

J'avais là-haut une existence véritablement agréable; j'étais comme l'oiseau dans l'air, sans avoir, comme lui, besoin de voler. Je n'avais rien autre chose à faire que de rester, nuit et jour, assis sur le siége; et, lorsque nous arrivions à quelque auberge, d'apporter de quoi boire et manger dans la voiture; car MM. les peintres n'entraient en communication avec personne. Même dans la journée, les glaces de la voiture restaient fermées aussi hermétiquement que si le soleil eût dû les transpercer de ses rayons. Seulement, de temps à autre, M. Guido

mettait sa jolie petite tête à la portière et causait avec moi d'une façon amicale ; puis il se retournait en riant vers M. Léonard qui, lui, ne paraissait pas très-satisfait et s'impatientait souvent de la longueur de nos conversations. Deux fois seulement j'eus sérieusement maille à partir avec mes nouveaux maîtres. La première, parce que je m'étais mis à jouer du violon sur mon siége pendant une belle nuit étoilée ; la seconde, parce que je m'étais endormi en temps inopportun. Cependant, chose étrange ! il semblait que je voulusse dévorer l'Italie des yeux, car je les ouvrais tous les quarts d'heure ; mais à peine avais-je regardé devant moi pendant quelques instants que les seize pieds des chevaux semblaient former dans tous les sens les mailles d'un filet inextricable ; mes paupières se refermaient et je retombais dans un sommeil profond, irrésistible, qui m'ôtait jusqu'au sentiment de l'existence. Dans cet état, qu'il fît jour ou nuit, pluie ou soleil, que ce fût le Tyrol ou l'Italie, mon corps était lancé tantôt à droite, tantôt à gauche, tantôt en arrière par-dessus le siége ; et, plus d'une fois, ma tête donna en avant avec tant de violence que mon chapeau en fut lancé au loin et que j'entendis M. Guido jeter les hauts cris dans la voiture.

J'étais ainsi, presque sans m'en douter, arrivé au milieu du pays des Guelfes que l'on nomme là-bas Lombardie, lorsque, par une belle soirée, nous nous arrêtâmes devant une auberge en pleine campagne. Les chevaux de poste avaient été commandés pour deux heures plus tard dans le village voisin; les peintres, mes maîtres, descendirent de la voiture et se firent conduire dans une chambre particulière pour s'y reposer un peu et écrire quelques lettres. Quant à moi, que cette halte arrangeait fort, je me hâtai de gagner la salle commune pour y boire et manger tout à mon aise. Là tout était un peu à l'abandon. On voyait trotter les servantes avec des cheveux en désordre et leur peau jaune, mal dissimulée sous leurs mouchoirs de col entr'ouverts. Les garçons de l'auberge, vêtus de blouses bleues, s'étaient assis pour souper; de temps à autre ils me regardaient de côté. Tous portaient d'ailleurs des queues courtes et bien fournies et, à leur air distingué, on les aurait pris pour des messieurs. « Te voilà maintenant, » pensais-je à part moi, tout en mangeant de grand appétit, « te voilà maintenant « dans le pays d'où venaient, chez notre pasteur, « tant de personnages bizarres avec leurs souricières, leurs baromètres et leurs statuettes. Qu'est-

« ce que l'homme n'est pas appelé à connaître lors-
« qu'une fois il a quitté le coin de son feu. » Tandis que j'étais ainsi occupé à manger et à réfléchir, un petit homme qui jusque-là était resté assis dans un coin obscur de la salle en compagnie de son verre de vin, se glissa tout à coup vers moi comme une araignée. Il était tout court et bossu, avec une tête effrayante, un long nez aquilin à la romaine, une barbe rouge clairsemée et des cheveux poudrés qui, de tous les côtés, se dressaient vers le sommet de sa tête, comme si le vent d'orage y avait passé. Ajoutez à cela qu'il portait un frac très-usé, de mode ancienne, une culotte de peluche écourtée et des bas de soie très-jaunis. Il était venu une fois en Allemagne et croyait comprendre merveilleusement notre langue. Il s'assit près de moi et, tout en prenant force tabac, m'adressa un foule de questions. — Si j'étais le domestique. — Si nous ne faisions que d'arriver. — Si nous allions à Rome. — A toutes ces questions, j'étais d'autant plus embarrassé pour répondre que je ne comprenais pas son baragouin. « Parlez-vous français? » lui dis-je à la fin, pour me tirer d'affaire. Il secoua sa grosse tête; ce qui me fit un sensible plaisir. Car, moi non plus, je ne savais pas le français. Mais je n'y gagnai rien; une fois qu'il m'eût

pris pour point de mire, les questions succédèrent aux questions. Plus nous parlions, moins nous parvenions à nous comprendre. Bientôt nous nous échauffâmes; et, plus d'une fois, je crus voir le signor près de me harponner avec son nez recourbé. Les choses en vinrent à ce point que les servantes, entendant ces discours renouvelés de Babel, se mirent à rire tout haut à nos dépens. Je plantai donc là mon couteau et ma fourchette et je m'en allai sur le seuil de la porte. Il me semblait, avec ma langue allemande, être tombé à une profondeur de mille pieds dans la mer, où des reptiles inconnus s'enroulaient autour de moi au milieu de ma solitude et sifflaient en me fascinant de leurs regards.

Au dehors, on sentait la douce chaleur d'une nuit d'été qui invitait à la promenade. Au loin, sur les collines couvertes de vignes on entendait, par intervalles, les chants de quelque vigneron attardé; parfois aussi un éclair sillonnait l'horizon, et communiquait une agitation passagère à tout ce paysage endormi sous les rayons de la lune. A plusieurs reprises, je crus voir un grand fantôme noir se glisser dans l'ombre des buissons de noisetiers qui se trouvaient devant la maison et regarder à travers les branches, puis tout rentrait dans le repos. Ensuite,

M. Guido s'avança sur le balcon de l'auberge. Il ne m'aperçut pas, et s'accompagnant avec une grande habileté d'un luth qu'il avait sans doute trouvé dans la maison, il chanta de sa voix de rossignol :

La gaieté bruyante des hommes a cessé :
Comme à travers un songe enchanté,
Le murmure des arbres monte jusqu'à moi.
Ce qui restait enseveli au fond de mon cœur,
Les souvenirs du passé, les tendres regrets,
Sillonnent ma pensée comme autant d'éclairs
Et me font doucement tressaillir !

Je ne sais s'il chanta bien longtemps, car je m'étais étendu sur le banc devant la porte de l'auberge, et l'excès de la fatigue m'y avait bientôt endormi à la belle étoile. Deux heures pouvaient s'être écoulées, lorsque je fus réveillé par le son d'un cor qui, pendant longtemps, avait égayé mes songes avant que j'eusse repris possession de mes sens. Je me levai vivement : l'aube commençait à blanchir le sommet des collines et la fraîcheur du matin me pénétrait jusqu'à la moelle des os. Je fus frappé tout à coup de la pensée que nous devrions être déjà bien loin. « Ah ! me dis-je en moi-même, voici mon tour de réveiller les autres et de me moquer d'eux. Quelle mine va faire M. Guido lorsqu'il sortira, la

tête endormie et comme noyée dans ses cheveux noirs, en m'entendant l'appeler du dehors. » Je pénétrai dans le petit jardin, au pied de la maison, précisément sous la fenêtre de la chambre de mes maîtres, et me plaçant de manière à être éclairé par les rayons de l'aurore, je me mis à chanter gaiement :

Quand le coq chante, le jour n'est pas loin ;
Quand le soleil se lève à l'horizon,
Il semble que le sommeil ait encore plus de charmes.

La fenêtre était ouverte ; mais tout resta silencieux. Le souffle du matin agita seul les feuilles de la vigne, qui croisait ses rameaux d'un bord à l'autre. « Que veut dire ceci ? » m'écriai-je plein de surprise ; et je m'élançai dans la maison, en traversant les longs couloirs jusqu'à la chambre des peintres. Mais là, je reçus un coup qui pénétra jusqu'à mon cœur. Lorsque je poussai la porte, tout était vide ; ni habits, ni chapeaux, ni bottes. Seulement le luth, dont M. Guido s'était accompagné la veille, était suspendu à la muraille. Sur une table, au milieu de la chambre, j'aperçus une jolie bourse fort bien garnie, et sur cette bourse était posé un papier. Je l'approchai de la fenêtre et je pus à peine en croire

mes yeux lorsque j'y lus en gros caractères : « Pour M. le Receveur. »

Hélas! à quoi bon tout cet argent, maintenant que mes chers et aimables maîtres avaient disparu? Je précipitai la bourse dans la poche de mon habit où elle tomba comme dans un puits profond, et la secousse que j'en ressentis me rappela à moi-même. Je m'élançai au dehors, faisant un grand bruit et réveillant garçons et servantes de l'auberge. Ils ne savaient ce que je voulais dire, et tous crurent que j'étais devenu fou. Mais bientôt ils partagèrent ma surprise en voyant que les oiseaux étaient dénichés. Personne ne savait ce qu'ils étaient devenus. Seulement une servante, — autant que je pus la comprendre par ses gestes et sa pantomime, — avait remarqué que M. Guido, au moment où il chantait sur le balcon, avait tout à coup jeté un cri et était rentré précipitamment dans la chambre auprès de son compagnon. Puis cette même servante, s'étant réveillée une fois dans la nuit, avait entendu le pas d'un cheval; elle avait alors regardé par la lucarne et elle avait vu le signor bossu qui avait tant causé avec moi la veille, galoper à travers champs sur un cheval blanc; à chaque instant il sautait de plusieurs pieds au-dessus de la selle, et la servante

s'était signée, parce qu'il lui avait fait l'effet d'un spectre monté sur un cheval à trois jambes.

Tout cela ne m'apprenait pas quel parti j'avais à prendre. Cépendant notre voiture était depuis longtemps devant la porte, tout attelée. Le postillon donnait du cor avec impatience, au risque de le faire éclater, car il fallait qu'il fût rendu à heure fixe à la station suivante, tant les ordres étaient donnés par écrit avec une précaution minutieuse. Je fis encore une fois le tour de la maison, appelant à haute voix les peintres ; personne ne répondit. Les gens de service sortaient tour à tour et me regardaient bouche béante ; le postillon jurait; les chevaux soufflaient. Enfin, tout hors de sens, je me jetai vivement dans la voiture, le garçon d'auberge referma la portière sur moi; le fouet du postillon retentit et je me trouvai encore une fois lancé dans le monde.

CHAPITRE V

Nous voyageâmes alors nuit et jour, par monts et par vaux, sans que j'eusse le temps de me reconnaître ; car partout où nous arrivions les chevaux étaient harnachés ; je ne pouvais parler à personne, et ma pantomime ne m'était pas d'un grand secours. Souvent, lorsque dans une auberge, j'étais au beau milieu de mon repas, le postillon donnait du cor ; il fallait aussitôt jeter là fourchette et couteau, sauter dans la voiture, et tout cela sans jamais savoir à quelle destination et dans quel but on me faisait voyager avec une rapidité si extraordinaire. A cela près, mon existence était assez tolérable. Je m'étendais tantôt dans un coin de la voiture, tantôt dans l'autre, comme si c'eût été un canapé. J'apprenais à connaître les hommes et le pays. Traversions-nous une ville, je me penchais hors de la voiture, et le corps appuyé sur mes deux bras, je remerciais de la tête les personnes qui m'ôtaient poliment leur chapeau, ou je saluais les jeunes filles à leurs

fenêtres comme si nous eussions été de vieilles connaissances. Elles me regardaient alors tout ébahies et me suivaient longtemps d'un œil curieux. Je finis par avoir un vif sujet d'inquiétude. Je n'avais jamais compté l'argent renfermé dans la bourse que j'avais trouvée sur la table, et je payais partout grassement les maîtres de poste et les aubergistes; si bien que, au moment où je m'y attendais le moins, la maudite bourse se trouva vide. Ma première idée, à cette vue, fut de saisir l'instant où nous nous trouverions dans quelque bois solitaire pour m'élancer hors de la voiture et m'esquiver. Mais, en y réfléchissant, il me parut trop pénible d'abandonner à elle-même cette belle voiture avec laquelle, sans un pareil contre-temps, je serais allé jusqu'au bout du monde.

J'étais donc plongé dans ces méditations et incertain sur ce qui me restait à faire, lorsque tout à coup la voiture quitta la grande route et prit un chemin de traverse. Je me mis à crier, j'interpellai le postillon : « Où allons-nous par ce chemin? » Mais j'avais beau multiplier exclamations et demandes, le drôle se bornait à me répondre : « *Si, si, signor*, » et galopait de plus belle au milieu des souches d'arbres et des pierres dont le choc me lan-

çait tantôt d'un côté de la voiture, tantôt de l'autre. J'étais très-mécontent, d'autant plus que la grande route m'avait offert un paysage magnifique ; sous les rayons du soleil couchant, on eût dit une mer étincelante de lumière et de feu. Au contraire, le chemin de traverse que nous venions de prendre ne nous montrait, en perspective, qu'une montagne dénudée et des ravins grisâtres dont la nuit s'était déjà emparée depuis longtemps. Plus nous avancions, plus le site devenait sauvage. A la fin la lune se fit jour à travers les nuages, et sa lumière brillante, émergeant tout à coup sur les arbres et les rochers, découvrit à mes regards un tableau plein d'effroi. Nous avancions lentement entre deux masses de rochers près de se rejoindre ; le bruit monotone et sans fin de la voiture retentissait au loin dans le silence de la nuit, repercuté par ces murailles de pierre. On eût dit que nous passions sous une voûte interminable. De nombreuses cascades que l'on entendait sans les voir, éveillaient aussi les échos des bois et le cri des hibous s'y mêlait en répétant : « Viens avec moi, viens avec moi. » De plus, le cocher qui, ainsi que je le remarquai pour la première fois, ne portait pas d'uniforme et n'était pas un postillon, me parut regarder à plusieurs reprises autour de lui

d'un air préoccupé, puis accélérer sa marche. Je me penchai vivement hors de la voiture et je vis un cavalier sortir à l'improviste de derrière les broussailles, serrer de près nos chevaux, les devancer et disparaître dans le bois après avoir traversé la route. Je restai confondu; car, autant que j'en pus juger à la clarté de la lune, c'était ce même petit bossu au cheval blanc qui, dans l'auberge, m'avait semblé vouloir me harponner avec son nez recourbé. Le cocher secoua la tête en riant aux éclats à la vue de cette course folle, puis, se tournant vivement de mon côté, il se mit à parler avec beaucoup de volubilité et d'animation. Malheureusement, je ne pouvais comprendre un seul mot, et il reprit sa course de plus belle. J'éprouvai un sentiment de bien-être lorsque, à peu d'instants de là, je vis briller une lumière dans le lointain. Bientôt les lumières parurent se multiplier, grandir et prendre plus d'éclat, puis nous passâmes devant plusieurs huttes enfumées, qui semblaient suspendues aux flancs du rocher comme des nids d'hirondelles. La nuit était chaude, les portes ouvertes; mes regards plongeaient dans l'intérieur très-éclairé des chambres dont les habitants, couverts de haillons, étaient réunis autour de l'âtre. Cependant nous continuions notre course

bruyante sur un chemin pierreux qui gravissait une pente très-raide. Tantôt de grands arbres et les broussailles suspendues à mi-côte interceptaient toute lumière; tantôt la voûte céleste reparaissait tout entière à mes regards surpris, qui distinguaient au loin les contours des collines, des bois et des vallons endormis. Sur le plateau de la montagne se dessinait, au clair de lune, un grand château flanqué de vieilles tours. « La volonté de Dieu soit faite! » m'écriai-je; mais, au fond du cœur, tous mes sentiments étaient vivement excités par l'attente et l'incertitude de ce qui allait enfin m'arriver.

Il s'écoula encore une grande demi-heure avant que nous fussions parvenus au sommet de la montagne et à la porte du château. On pénétrait par cette porte dans une grosse tour ronde, dont la partie supérieure était presque entièrement écroulée. Le cocher fit claquer trois fois son fouet, et les échos s'éveillèrent pour lui répondre. A ce bruit, un essaim de chouettes sortit, effrayé, de tous les trous, de toutes les crevasses, et se mit à voler dans toutes les directions avec de grands cris. La voiture s'engagea sous une voûte longue et sombre; les pieds ferrés des chevaux tiraient des étincelles des pavés; un gros chien mêla bientôt ses aboiements au roule-

ment de la voiture sous les voûtes; les chouettes continuèrent à nous accompagner de leurs cris, et ce fut au milieu de cette réception effrayante que nous débouchâmes dans la cour étroite et dallée du château.

Voici un relai bien étrange! pensai-je en moi-même, au moment où la voiture s'arrêta. Tout à coup la portière s'ouvrit extérieurement; un homme âgé, de grande taille, muni d'une petite lanterne et dont l'œil inhospitalier m'examinait à travers ses sourcils noirs et épais, me prit sous le bras et m'aida à descendre, comme si j'eusse été un grand seigneur. Devant le seuil de la porte intérieure se tenait une vieille femme fort laide, vêtue d'une camisole et d'une robe noires, avec un tablier blanc et un bonnet noir, dont la pointe retombait sur son nez. Elle avait un énorme trousseau de clefs suspendu à sa ceinture et portait un flambeau à main d'une forme ancienne où brûlaient deux bougies. Aussitôt qu'elle m'aperçut, elle commença à me faire de profondes révérences, tout en parlant du ton empressé d'une personne qui fait des questions. Pour moi qui n'y comprenais rien, je me bornais à lui rendre force saluts; mais au fond de l'âme, je ne me sentais guère rassuré. Pendant ce

temps, le vieux monsieur avait exploré tous les recoins de la voiture; il grommelait et secouait la tête, fort surpris de ne trouver ni malle ni bagage d'aucune espèce. Quant au cocher, sans s'arrêter à me demander un pourboire, il avait dirigé la voiture vers une remise qui se trouvait ouverte sur l'un des côtés de la cour. La vieille dame m'accablait de signes pour m'engager poliment à la suivre. Elle me conduisit avec ses bougies allumées à travers un couloir long et étroit qui aboutissait à un petit escalier de pierre. En passant devant la cuisine, j'aperçus plusieurs jeunes servantes qui, hasardant leur tête par la porte entrebaillée, jetaient sur moi des regards curieux, chuchottaient et se faisaient des signes, comme si elles eussent vu pour la première fois de leur vie une créature humaine. A la fin, la vieille ouvrit une porte et je restai d'abord comme ébloui du spectacle qui s'offrit à mes yeux. En effet, nous entrions dans une belle et grande chambre seigneuriale; le plafond était orné d'arabesques dorées, les murs tendus de riches tapisseries représentant divers personnages et des fleurs magnifiques. Au milieu, une table couverte de viandes rôties, de gateaux, de fruits, de vins et de confitures dont l'aspect m'alla droit au cœur. Entre

les deux fenêtres, une énorme glace de la hauteur de l'appartement. Tout ce que j'apercevais me fit, je dois l'avouer, un véritable plaisir. Je me redressai et me mis à marcher de long en large dans la chambre, comme l'eût fait un personnage. Je ne pus même résister à la tentation de me regarder, au moins une fois, dans cette belle glace. J'ajouterai, pour être vrai, que les habits dont M. Léonard m'avait récemment fait cadeau, m'allaient fort bien. J'avais pris en Italie un regard brillant et assuré, quoique je ne fusse encore, du reste, qu'un blanc-bec, comme je l'avais toujours été, et que quelques poils follets commençassent à peine à ombrager ma lèvre supérieure. La vieille dame ne cessait pas de faire mouvoir sa bouche édentée; on eût dit qu'elle voulait mordre le bout de son grand nez. Ensuite elle me força de m'asseoir, me caressa le menton avec ses longs doigts décharnés, m'appela « *Poverino;* » j'admirais ses efforts pour donner à ses yeux rouges fixés sur moi l'expression la plus gracieuse, et je voyais les coins de sa bouche se relever jusqu'à la moitié de ses joues. Enfin elle gagna la porte avec de grandes révérences.

Au moment où je m'asseyais devant cette table si bien garnie, une jeune et jolie servante se pré-

senta pour me servir. Je lui tins divers propos galants; mais elle n'en comprenait pas un mot et me regardait à la dérobée d'un air curieux, tandis que je me livrais à tout mon appétit : car la chère était délicate. Lorsque je fus rassasié et que j'eus quitté la table, elle y prit un flambeau et me conduisit dans une autre pièce où il y avait un sopha, une glace de moindre dimension et un lit somptueux avec des rideaux de soie verte. Je lui demandai, par signes, si c'était là que je devais coucher. Elle me répondit, il est vrai, affirmativement : mais la chose semblait difficile à exécuter; car elle restait là clouée au parquet près de moi. A la fin, j'allai prendre un grand verre de vin dans la chambre où j'avais soupé, et je lui dis à haute voix : « *Felicissima notte!* » C'était tout ce que j'avais pu retenir d'italien. Quant à elle, en me voyant avaler d'un seul trait cet énorme verre de vin, elle partit d'un grand éclat de rire, puis rougit jusqu'aux oreilles, rentra dans la première chambre et ferma la porte derrière elle. Je n'étais pas sans inquiétude à l'égard du postillon que je m'attendais à entendre, d'un moment à l'autre, donner le signal du départ. J'écoutai à la fenêtre; mais tout était tranquille au dehors. Sonnes tant que tu voudras, pensai-je ; puis je

me déshabillai et m'enfonçai dans ce lit magnifique où il me semblait nager dans le lait et le miel. Devant ma fenêtré, le vent agitait les feuilles d'un vieux tilleul planté dans la cour; quelques chouettes s'envolaient du toit, de temps à autre, jusqu'à ce qu'enfin je m'endormis, bercé par de douces pensées.

CHAPITRE VI

Lorsque je m'éveillai, les premiers rayons du soleil levant se jouaient déjà dans les rideaux verts de mon lit. Je n'avais pas bien la conscience de l'endroit où je me trouvais; et ma première pensée fut que la voiture continuait sa course, que j'avais rêvé d'un château éclairé par la lune, d'une vieille sorcière et de sa pâle jeune fille. A la fin, je sautai à bas du lit, je m'habillai et je me mis à examiner la chambre dans tous ses détails. Je découvris alors une petite porte dissimulée par la tapisserie et que je n'avais pas aperçue la veille. Je l'ouvris et je me trouvai dans une jolie petite pièce qu'égayaient les rayons du matin. Sur une chaise étaient jetés négligemment des vêtements de femme, et sur un petit lit reposait encore la jeune fille qui, la veille, m'avait servi à table. Elle dormait là d'un sommeil paisible, la tête appuyée sur son bras nu, dont les boucles éparses de sa noire chevelure rehaussaient la blancheur. « Si tu te doutais que la porte

était ouverte ! » pensai-je en moi-même. Puis je m'en retournai dans ma propre chambre, non sans avoir eu soin de refermer la porte derrière moi et de pousser les verroux, pour que la jeune fille ne fût ni effrayée ni honteuse quand elle se réveillerait. Au dehors, on n'entendait encore aucun mouvement. Seulement, un petit oiseau des bois, réveillé avant tous les autres, chantait sa chanson matinale, perché près de ma fenêtre, sur un arbrisseau qui avait poussé dans les fentes de la muraille.
« Allons ! m'écriai-je, il ne sera pas dit que tu auras
« chanté seul les louanges de Dieu à pareille
« heure. » Je pris aussitôt mon violon que j'avais placé la veille sur une petite table, et je sortis. Un silence de mort régnait toujours dans le château ; il me fallut beaucoup de temps pour parcourir les corridors obscurs et gagner enfin l'air libre. Au sortir du château je me trouvai dans un grand jardin, composé de plusieurs larges terrasses en gradin et dont la dernière descendait jusqu'à mi-côte. Quant à l'entretien, il était pitoyable. Les allées étaient envahies par les hautes herbes; les buis qui, dans l'origine, avaient été taillés de manière à représenter des personnages, n'étant plus émondés, ressemblaient à des spectres dont les longs nez et les bon-

nets pointus menaçaient le ciel; on n'aurait pu les voir la nuit sans frayeur. Des statues brisées, des bassins sans eau servant à étendre du linge, des choux croissant en liberté çà et là dans le jardin. A peine rencontrait-on quelques fleurs des plus vulgaires; et tout cela, confondu sans aucune symétrie, étouffé sous des plantes parasites parvenues à leur plein développement, et au milieu desquelles couraient des lézards à la robe chatoyante. Cependant, à travers les arbres séculaires et très-élevés, on voyait se dérouler, de tous les côtés, d'immenses horizons envahis par la solitude; et aussi loin que la vue pouvait s'étendre, elle embrassait successivement plusieurs plans de collines. Je me promenais déjà depuis quelques instants dans ce désert et je jouissais du lever de l'aurore lorsque, sur la terrasse au-dessous de moi, j'aperçus un long, mince et pâle jeune homme, vêtu d'une grande redingotte brune. Sans avoir l'air de me voir, il s'assit sur un banc de pierre, et tirant un livre de sa poche, commença à lire à haute voix, comme s'il eût prononcé un sermon. De temps à autre il levait les yeux vers le ciel, puis il appuyait mélancoliquement la tête sur sa main droite. Après l'avoir observé pendant quelque temps, et curieux de savoir la cause de toutes

ces grimaces, je descendis rapidement vers lui; mais, à mon approche, il poussa un long soupir et se leva tout effarouché. Il paraissait fort embarrassé; je ne l'étais pas moins que lui; nous ne savions que nous dire l'un à l'autre et nous nous faisions des saluts qui menaçaient de ne point finir, lorsque, tout à coup, il prit sa course et disparut derrière les arbres. Cependant le soleil commençait à s'élever; sa vue me réjouit, je sautai sur un banc et je tirai de mon violon des accords qui descendirent éveiller au loin l'écho des vallées. La vieille au trousseau de clefs, qui depuis longtemps me cherchait dans le château pour me faire déjeuner, apparut sur la terrasse supérieure et resta émerveillée de mon talent. Le vieux monsieur, à la mine refrognée, la rejoignit et parut éprouver la même satisfaction. Bientôt les servantes vinrent à leur tour; et tout ce monde, ainsi groupé, semblait pétrifié d'étonnement, à voir mes doigts courir de plus en plus agiles, mon archet s'animer, les cadences succéder aux variations, jusqu'au moment où la fatigue me força de m'arrêter.

De mon côté je marchais de surprise en surprise à la vue de tout ce qui se passait au château. D'abord personne ne pensait à continuer le voyage; en

second lieu, ce n'était point une auberge, mais un vrai château qui, d'après les dires de la jeune servante, appartenait à un comte opulent. Si je m'avisais, ainsi que cela m'arriva plusieurs fois, de demander à la vieille le nom de ce comte, le lieu de sa résidence, elle se contentait de sourire comme le soir de mon arrivée; mais l'expression de ses yeux et le jeu de sa physionomie devenaient alors si extraordinaires, qu'on l'eût prise pour une personne hors de sens. Dans un jour de grande chaleur, j'avais bu une bouteille de vin tout entière; les servantes ricanèrent entre elles lorsqu'il s'agit de m'en apporter une autre; et, m'étant avisé une seule fois de leur demander une pipe de tabac, je ne fus pas plus tôt parvenu à leur faire comprendre, par signes, l'objet de ma requête, qu'elles partirent d'un grand éclat de rire. Mais le plus étonnant, c'étaient les sérénades qui se donnaient sous ma fenêtre, surtout pendant les nuits les plus obscures. De temps à autre, arrivaient jusqu'à moi les sons d'une guitare isolée que l'on pinçait avec précaution. Une fois même, il me sembla entendre comme une espèce de signal : « Psitt, Psitt. » Je sautai à bas du lit et mettant la tête à la fenêtre : « Hola ! qu'est-ce? qu'y a-t-il? » m'écriai-je; mais personne

ne me répondit; je distinguai seulement quelque bruit provenant d'une retraite précipitée derrière les buissons. Le gros chien de la cour se mit à aboyer à ma voix, puis tout rentra dans le silence; et, depuis cette nuit-là, adieu les sérénades!

Je menais, du reste, dans ce château, l'existence la plus douce qu'on puisse souhaiter. Cet excellent suisse! Il savait bien ce qu'il disait, quand il avait coutume de prétendre qu'en Italie, les raisins poussaient d'eux-mêmes dans la bouche. Je vivais, dans ce château solitaire, comme un prince enchanté. Dès que je paraissais, j'étais accueilli par tous les signes du plus grand respect, bien qu'on sût parfaitement que je n'avais pas un pfenning dans ma poche. Je n'avais qu'à dire : « Table, couvres-toi; » aussitôt un festin de seigneur, riz, vins, melons, fromage parmesan, se trouvait servi. Je mangeais de bon appétit; je dormais dans un lit magnifique; je me promenais dans un grand parc; je faisais de la musique, et même, de temps à autre, je donnais un coup de main au potager. Souvent je me couchais dans le parc pendant des heures entières, sur un gazon moelleux; alors le mince jeune homme (c'était un étudiant, parent des vieux intendants et qui

prenait ses vacances) décrivait autour de moi de grands cercles, vêtu de sa longue redingote; il marmottait dans son livre comme un magicien, ce qui ne manquait jamais de m'endormir. Ainsi s'écoulaient mes jours l'un après l'autre. Mais bientôt je devins triste, à force de boire et de manger. Il me semblait que cette oisiveté sans terme me disloquait les membres et qu'ils allaient me quitter l'un après l'autre, faute d'activité. Dans cette disposition d'esprit, j'étais grimpé, un jour, pour fuir la grande chaleur, dans la partie supérieure d'un arbre qui s'élevait à mi-côte; et là, assis sur une maîtresse branche, je me balançais doucement au-dessus de la vallée profonde et solitaire. Les abeilles bourdonnaient dans le feuillage autour de moi; du reste, un silence de mort régnait partout. On n'apercevait personne au penchant des collines, et loin, bien loin au-dessous de moi, les vaches se reposaient sur l'herbe touffue dans les clairières du bois. Tout à coup les sons du cor d'un postillon arrivèrent jusqu'à mon oreille par dessus les cîmes des arbres; d'abord à peine perceptibles, puis, bientôt plus distincts, et à la fin, éclatants. Cet incident réveilla dans mon esprit le souvenir d'une vieille chanson que j'avais apprise chez moi, dans le moulin pater-

nel, d'un compagnon qui faisait son tour, et je me mis à chanter :

Celui qui veut voyager à l'étranger
Doit emmener avec lui sa bien-aimée ;
Car les hommes ne pensent qu'à s'amuser,
Et ils laissent l'étranger à lui-même.

Que me direz-vous, arbres sombres,
De mon bon vieux temps ?
O patrie, pourquoi es-tu si loin
Cachée derrière les montagnes ?

Je contemple avec bonheur les étoiles :
Elles brillaient lorsque j'allais près d'elle :
J'écoute avec délices le rossignol ;
Un rossignol chantait devant la porte de ma bien-aimée.

Le matin est encore l'instant que je préfère :
Je profite de ces heures calmes,
Pour gravir la montagne d'où la vue s'étend le plus loin
Et je te salue du fond de mon cœur, ô Allemagne !

On eût dit que le cor voulait servir d'accompagnement à ma chanson ; plus elle avançait, plus il se rapprochait entre les collines, jusqu'à ce qu'enfin je l'entendis tout près du château. Je sautai lestement en bas de mon arbre et, presque aussitôt, je vis la vieille sortir du château et se diriger vers moi avec un paquet ouvert. « Voici quelque chose qui vient d'arriver pour vous, » me dit-elle ; et elle tira du

paquet pour me le donner un petit billet de l'apparence la plus mignonne. Il était sans suscription ; je l'ouvris précipitamment. Mais je devins tout à coup rouge comme une pivoine, et mon cœur battit si violemment. que la vieille s'en aperçut ; car ce billet était de ma belle Dame, dont l'écriture m'était bien connue, pour l'avoir vue souvent chez M. le Bailli. La lettre était très courte : « Tout va bien maintenant, et les obstacles ont été levés. Je profite secrètement de cette occasion pour être la première à vous annoncer une si bonne nouvelle. Venez, hâtez-vous ! Tout me semble désert ici, et je puis à peine supporter la vie, tant que vous n'êtes pas auprès de nous. *Aurélie.* »

J'ouvrais de grands yeux ; à mesure que je lisais, l'émotion, la crainte, une joie ineffable s'emparaient de tout mon être. Je me sentais gêné par la présence de cette vieille femme qui m'examinait avec son malin sourire, et je m'enfuis avec la rapidité d'une flèche vers l'extrémité la plus solitaire du parc. Là, je m'étendis sur le gazon, et caché derrière les noisetiers, je relus ma chère lettre, apprenant chaque mot par cœur, recommençant sans cesse et toujours ; tandis que les rayons du soleil, pénétrant à travers le feuillage, métamorphosaient les

lettres chéries en autant de fleurs dont les nuances dorées, vertes ou rouges, éblouissaient mes yeux : « N'est-elle donc pas mariée? » pensai-je en moi-même : « L'officier étranger n'était-il que son frère? « — Ou bien est-il mort? ou bien suis-je fou? ou « bien?... Mais que m'importe, après tout? » m'écriai-je enfin en me relevant, « puisque je n'en puis « plus douter, elle m'aime! Oui, elle m'aime! » Lorsque je sortis du bosquet, le soleil était sur son déclin; le ciel était enflammé; les oiseaux remplissaient le bois de leurs chants joyeux; la vallée resplendissait de lumière; mais il faisait mille fois encore plus beau et plus gai dans mon cœur.

Je donnai des ordres au château pour que le souper fût servi dans le parc. La vieille dame, le vieux monsieur grognon, les servantes, il fallut que tout le monde se joignît à moi pour prendre le repas sous les arbres. Je pris mon violon et je me mis à en jouer, tout en mangeant et en buvant. Bientôt ma gaieté se communiqua aux autres convives. Le vieux monsieur dérida un peu son front et avala successivement plusieurs verres de vin; la vielle dame se mit à marmotter, Dieu sait quoi. Quant aux servantes, elles commencèrent à danser sur le gazon. Au dernier moment, le pâle étudiant, attiré par la cu-

riosité, vint jeter de notre côté quelques regards où se peignaient la méfiance ; il semblait que sa dignité l'empêchait d'avancer davantage ; mais moi, plus vif que lui, je m'élançai, au moment où il s'y attendait le moins, et le saisissant par sa longue redingote, je le contraignis à valser avec moi. Il en prit bientôt son parti ; mais ses efforts pour valser à la nouvelle mode, le mouvement rapide et compliqué de ses jambes, eurent bientôt inondé son front de sueur. Je regardais les longs pans de sa redingote tournoyer, comme une roue, autour de nous ; mais ses yeux, qu'il tenait obstinément fixés sur moi, me parurent si étonnés, puis bientôt après, si hagards, que la peur me prit et que je le lâchai.

La vieille dame m'aurait bien volontiers demandé ce qu'il y avait dans la lettre et les motifs de cette gaieté subite qui s'était emparée de moi ; mais cela eut été trop long à lui faire comprendre. Je me contentai donc de lui montrer du doigt plusieurs grues qui volaient au dessus de nous et de lui dire : « Je « devrais, comme elles, voler bien loin, bien loin « d'ici. » A ces mots, elle leva vers le ciel ses yeux desséchés ; puis comme un basilic, elle les fixa successivement sur moi et sur son vieux compagnon.

Depuis ce moment, je remarquai qu'ils se faisaient des signes de tête chaque fois que je changeais de direction ; qu'ils se parlaient avec vivacité et qu'ils me regardaient de côté. Cela me préoccupa : je me demandais qu'elles pouvaient être leurs intentions à mon égard; je redevins silencieux, et comme le soleil était couché depuis longtemps, je souhaitai le bonsoir à tout le monde et je me retirai, tout pensif, dans ma chambre à coucher. Cependant mon émotion et ma joie intérieure étaient si grandes que je continuai longtemps encore à me promener de long en large dans cette chambre. Au dehors, le vent soufflait avec force, des nuages noirs passaient sur les tours du château, et l'obscurité permettait à peine de distinguer le sommet des collines les plus rapprochées. Je crus alors entendre des voix dans le jardin. J'éteignis ma lumière et je me mis à la fenêtre. Les voix semblèrent se rapprocher ; on parlait avec beaucoup de précaution. Tout à coup une petite lanterne, que l'un des survenants portait sous son manteau, jeta une lueur prolongée. Je reconnus à l'instant le vieux gardien du château et sa vieille femme. La lumière donnait en plein sur le visage de celle-ci qui ne m'avait pas encore paru si laid et sur un long couteau qu'elle tenait à

la main. Je pus bientôt me rendre compte qu'ils levaient les yeux vers ma fenêtre. Puis le gardien ramena son manteau autour de lui et tout rentra dans le silence et dans l'obscurité ! « Que peuvent-ils vouloir, pensais-je, à pareille heure dans le jardin ? » La peur s'empara de moi ; car mon esprit fut assailli à la fois par toutes les vieilles histoires de meurtre que j'avais pu entendre raconter dans mon enfance et où il était question de sorcières et de voleurs qui tuaient les gens pour leur manger le cœur. Tandis que je m'absorbais dans ces souvenirs, je distinguai des pas ; d'abord sur l'escalier, ensuite dans le long couloir ; on semblait marcher avec précaution dans la direction de ma chambre, puis échanger, par intervalles, quelques paroles à voix basse. Je m'élançai précipitamment à l'autre extrémité de la chambre derrière une grande table que je me disposais à soulever et à pousser, de toute ma force, contre la porte, au premier bruit que j'entendrais. Malheureusement, au milieu de l'obscurité, je renversai une chaise dont la chute fit un grand tapage. Aussitôt tout, au dehors, redevint silencieux. Pour moi, je restai aux aguets derrière ma table, les yeux fixés sur la porte, comme si j'eusse voulu la

traverser de mes regards; ce qui me tirait les yeux de la tête. Après être resté un instant dans une immobilité telle, que l'on aurait pu entendre les mouches trotter sur la muraille, je crus distinguer que l'on introduisait tout doucement une clef dans la serrure. J'allais donner le branle à ma table, lorsque la clef tourna par trois fois, lentement ; puis on la retira avec force précautions et l'on s'en alla, à pas de loup, par le couloir et l'escalier. Je poussai, alors, un soupir. Eh bien ! pensais-je, ils t'ont enfermé pour t'avoir à discrétion aussitôt que tu seras profondément endormi. Je courus examiner la porte ; il n'était que trop vrai ; elle était fermée à triple tour, ainsi que celle derrière laquelle reposait la jolie et pâle suivante. C'était la première fois depuis mon arrivée au château. « Me voilà donc pri-
« sonnier à l'étranger ! et pendant ce temps, ma
« belle Dame est sans doute à la fenêtre ; ses regards
« errent tour à tour sur le parc silencieux et sur la
« grande route. Elle s'attend, à chaque minute, à
« me voir sortir de ma petite maison de recette,
« mon violon sous le bras. » — Les nuages fuyaient dans l'air ; le temps s'envolait et moi je ne pouvais sortir. — A cette pensée, je me sentais pris d'un tel désespoir, que je perdais toute présence d'es-

prit. Aussi à chaque bruissement du feuillage, à chaque souris qui trottinait sur le plancher, je m'imaginais que la vieille venait de se glisser secrètement par quelque porte de tapisserie et traversait ma chambre, son long couteau à la main.

J'étais assis sur le bord de mon lit, en proie à ces angoisses, lorsque, tout à coup, j'entendis sous ma fenêtre la sérénade qui avait cessé depuis si longtemps. Les premiers sons de cette guitare furent pour mon cœur comme les premiers rayons de l'aurore. J'ouvris ma fenêtre et je fis connaître à voix basse que j'étais éveillé. « Psitt ! psitt ! » fut la réponse qui me fut donnée. Je n'hésitai pas davantage et m'étant saisi de ma chère lettre et de mon violon, j'enjambai vivement la fenêtre et m'aidai pour descendre le long du vieux mur en ruines, des broussailles qui sortaient de tous côtés des crevasses. Malheureusement, plusieurs briques, minées par le temps, se détachèrent sous l'effort. Je commençai à glisser ; le mouvement s'accéléra de plus en plus jusqu'à ce qu'enfin je tombai sur mes deux pieds, mais avec une violence telle que mon cerveau en fut tout ébranlé. A peine me trouvai-je dans le jardin par cette route inusitée que je me

sentis saisir par le bras avec tant de force qu'un cri m'échappa. Mais cet ami dévoué m'appliqua vivement les doigts sur la bouche et me prenant par la main, m'entraîna à travers les bosquets jusqu'à l'air libre. A ce moment je reconnus, non sans surprise, mon brave étudiant à la taille mince; sa guitare était suspendue à son cou par un large ruban de soie. Je lui fis comprendre par ma pantomime que je désirais sortir du jardin ; mais on eût dit qu'il avait tout prévu d'avance, car il me fit prendre diverses allées détournées qui nous conduisirent promptement devant la porte basse. Cette maudite porte se trouvait, elle-même, fort bien fermée ; mais l'étudiant, sans se déconcerter, tira de sa poche une grosse clef et ouvrit la porte avec précaution.

Nous nous trouvâmes bientôt dans les bois et j'allais lui demander le chemin le plus sûr pour arriver à la ville la plus voisine, lorsque tout à coup il fléchit un genou devant moi, leva une main vers le ciel et se mit à proférer les serments les plus terribles. Je ne savais pas ce qu'il voulait me dire ; je distinguais seulement ces mots : *Idio, cuore, furore, amore.* Mais comme son autre genou était allé rejoindre le premier et que dans cette posture, il se

rapprochait de moi de plus en plus, la peur me prit; je vis bien qu'il était devenu fou et, sans regarder derrière moi, je pris ma course pour m'enfoncer au plus épais du bois.

D'abord, j'entendis l'étudiant me poursuivre en criant après moi comme s'il était enragé. Bientôt après, une voix de basse taille lui répondit du côté du château, et je compris qu'on allait se mettre à ma poursuite. La route m'était inconnue, la nuit obscure; je m'exposais à retomber entre leurs mains. Je grimpai donc lestement au plus haut d'un sapin, résolu d'attendre l'occasion favorable. De cette retraite, je pus entendre les voix du château s'éveiller l'une après l'autre. Bientôt les torches s'allumèrent, projetant leurs reflets d'un rouge fantastique sur les vieilles constructions du château, perçant la nuit profonde qui régnait au bas de la colline. Je recommandai mon âme à Dieu; car le bruit, d'abord confus, devenait de plus en plus distinct en se rapprochant.

A la fin, l'étudiant passa au pied de mon arbre, une torche à la main; les pans de sa redingote, agités par le vent, flottaient autour de lui. Puis toute la troupe parut se diriger d'un autre côté du bois; les voix s'éloignèrent de plus en plus;

le silence se rétablit et l'on n'entendit plus que les murmures du vent. Je descendis lestement de mon arbre et, malgré la nuit, je courus, sans reprendre haleine, jusqu'à ce que j'eusse atteint la vallée.

CHAPITRE VII.

Je continuai ma route nuit et jour; car j'avais toujours dans mes oreilles le bruit de mes persécuteurs descendant la colline à grands cris avec leurs torches et leurs longs couteaux. Chemin faisant, j'appris que je n'étais plus qu'à quelques lieues de Rome, et cette nouvelle me combla de joie. Dès mon enfance, j'avais entendu faire sur cette ville superbe les récits les plus merveilleux; et lorsque, devant le moulin de mon père, par une belle après-dîner du dimanche, je m'étendais sur le gazon et que tout faisait silence autour de moi, je me représentais Rome, dans les nuages qui passaient sur ma tête, avec des montagnes et des abîmes profonds, une mer bleue, des portes d'or, des tours élevées resplendissantes de lumière au haut desquelles chantaient des anges revêtus d'habits magnifiques. La nuit était déjà fort avancée, et il faisait un superbe clair de lune lorsque, au sortir des bois, je me trouvai sur un petit plateau et que la grande ville

m'apparut tout à coup dans le lointain. La mer brillait à l'horizon; d'innombrables étoiles étincelaient au firmament; en bas s'étendait la Ville Sainte que l'on ne distinguait qu'à travers le brouillard. On eût dit un lion couché par terre et qui sommeillait sous la garde de noirs géants, représentés par des collines disposées en amphithéâtre.

J'arrivai ensuite sur une vaste lande déserte où régnait le silence morne des tombeaux. Seulement, de distance en distance, on apercevait quelque antique construction à demi-ruinée ou quelque arbuste desséché aux apparences fantastiques. Par instants, les oiseaux de nuit traversaient l'air et, mon ombre, projetée en noir sur le sol, semblait glisser à côté de moi. On dit que là repose Dame Vénus au milieu des ruines d'une antique cité; que les païens du temps passé sortant parfois de leurs tombeaux, errent sur la lande dans le silence des nuits et égarent les voyageurs. Quant à moi, je suivais tout droit ma route, bien décidé à ne pas m'en laisser détourner. Cependant la ville se déroulait, de plus en plus distincte et superbe, à mes yeux; les palais élevés, les portes, les coupoles dorées resplendissaient d'un tel éclat aux rayons de la lune qu'on eût dit véritablement que des anges, revêtus

de robes éclatantes, se tenaient debout au sommet des édifices et remplissaient la nuit de leurs concerts. Je longeai d'abord d'humbles maisons; puis je passai sous une porte magnifique et je me trouvai enfin dans la célèbre ville de Rome. La lune éclairait les palais de ses rayons; on eût dit qu'il faisait grand jour; mais les rues étaient encore entièrement désertes. Seulement, de temps en temps, on apercevait quelque gueux étendu, comme si c'eût été un corps privé de vie, sur les degrés de marbre et profondément endormi au milieu du calme de la nuit. Le murmure des fontaines troublait seul le silence des places publiques; dans les rues, on n'entendait que le bruissement des feuillages et l'air était rafraîchi par les senteurs embaumées qui s'exhalaient des jardins.

Je marchais toujours; cette nuit brillante, ce parfum des fleurs, tout m'enivrait. Mais je ne savais de quel côté diriger mes pas, lorsque tout à coup les sons d'une guitare se firent entendre au fond d'un jardin. Mon Dieu! pensai-je, est-ce que ce fou d'étudiant à la longue redingote m'aurait suivi à mon insu. Mais, au même instant, une voix de femme s'éleva dans l'air; elle chantait d'une voix ravissante. Je restai immobile comme par l'effet d'un

charme, car c'était la voix de ma belle Dame, et l'air était précisément cet air italien qu'elle avait chanté si souvent à la fenêtre du château. Alors les souvenirs de cet heureux temps m'assaillirent avec tant de force que les larmes me vinrent aux yeux. Je revoyais le parc silencieux, la façade du château éclairée par les premiers rayons du jour et la bienheureuse cachette que je m'étais ménagée derrière le bosquet jusqu'au moment où cette damnée mouche s'introduisit dans mon nez. Je ne pus me contenir plus longtemps; à l'aide des ornements dorés qui la décoraient, je passai par-dessus la grille et je m'élançai dans le jardin d'où les chants s'étaient élevés. Je crus remarquer qu'un fantôme blanc et svelte, caché derrière un peuplier à une certaine distance, avait paru frappé d'étonnement au moment où je franchissais la grille; puis, tout à coup, avait traversé le jardin, fuyant avec tant de rapidité qu'on pouvait à peine distinguer le mouvement de ses pieds. « C'est elle-même : » m'écriai-je, et le cœur me battait de joie, car je venais de la reconnaître à son petit pied si agile. Malheureusement, en sautant à bas de la grille, je m'étais un peu foulé le pied droit; je perdis quelques instants à le secouer avant de m'élancer vers la maison.

Aussi, quand j'y arrivai, portes et fenêtres étaient fermées hermétiquement. Je frappai, j'appelai, je frappai encore ; mais j'entendis seulement des chuchottements à l'intérieur et le murmure de quelques paroles prononcées à voix basse. Il me sembla même que deux yeux brillants lançaient vers moi des éclairs à travers les jalousies, puis tout rentra dans le silence.

Elle ne sait pas, pensai-je, que c'est moi. Je tirai alors mon violon que je portais toujours sur moi, et, me mettant à arpenter de long en large l'allée qui s'étendait devant la maison, je jouai et chantai l'air de la belle Dame; puis, successivement et avec le même plaisir, tous les autres airs que, pendant les nuits d'été, j'avais joués dans le parc ou sur mon banc devant la maison de recette et dont les notes arrivaient jusqu'aux fenêtres du château. Peine inutile ! personne ne bougea dans l'intérieur et à la fin, je laissai là tristement mon violon et je me couchai sur les degrés devant la porte de la maison, fatigué que j'étais par une si longue marche. La nuit était chaude ; les corbeilles de fleurs exhalaient des parfums délicieux ; au fond du jardin, l'on entendait le bruit incessant d'un jet d'eau. Je rêvai de fleurs bleu-de-ciel, de belles pelouses verdoyan-

tes et solitaires où babillaient des sources, où coulaient de clairs ruisseaux, où des oiseaux au brillant plumage faisaient entendre des chants merveilleux, et bientôt un profond sommeil s'empara de moi.

A mon réveil, la fraîcheur du matin avait engourdi tous mes membres. Les oiseaux, déjà réveillés, gazouillaient autour de moi dans les arbres et semblaient me regarder comme un être privé de raison. Je me levai vivement et jetai les yeux de tous les côtés. Le jet d'eau murmurait toujours au fond du jardin ; mais, à l'intérieur de la maison, tout restait silencieux. A travers les jalousies vertes, je plongeai mes regards dans l'une des pièces. J'y vis un sopha, une grande table ronde recouverte d'une étoffe grise, les siéges étaient tous rangés contre la muraille dans le plus grand ordre : à l'extérieur, les jalousies de toutes les fenêtres étaient baissées, comme si la maison eût été inhabitée depuis longtemps. Une mélancolie bien naturelle s'empara de moi à la vue de cette maison et de ce jardin solitaires, au souvenir de ce fantôme blanc que j'avais entrevu pendant la nuit. Je parcourus, sans me retourner, les berceaux, les allées silencieuses, et j'escaladai de nouveau la grille. Là, je restai comme

charmé à l'aspect de cette ville majestueuse qui se déroulait devant mes yeux. Les rayons du soleil levant se reflétaient en mille étincelles sur les toits, sur les pavés des larges rues désertes ; je ne pus retenir un cri d'admiration et je m'élançai gaiement dans la rue. Mais, de quel côté diriger mes pas dans cette ville immense et inconnue? Et puis, les souvenirs confus de la nuit, cette chanson italienne de la belle Dame que je venais d'entendre, tout cela me trottait par la tête. Je m'assis sur le bord d'une fontaine de pierre qui ornait le milieu de la place encore déserte, et, après m'être rafraîchi les yeux à l'aide de son eau transparente, je me mis à chanter :

Si j'étais petit oiseau,
Je sais bien quel serait l'objet de mes chants ;
Si j'avais deux ailes,
Je saurais bien où m'envoler.

« Bravo, gai compagnon, te voilà chantant comme « l'alouette, aux premiers rayons du jour ! » Ces paroles m'étaient adressées par un jeune homme qui, pendant que je chantais, s'était approché de moi à mon insu. Pour moi, les accents de cette langue allemande dont mon oreille était si inopinément frappée, produisirent sur mon esprit absolument le

même effet que, dans mon village, les premiers coups de la cloche, chaque dimanche. « Par le saint « nom de Dieu ! soyez le bienvenu, cher compa- « triote, » m'écriai-je en sautant, plein de joie, à bas de ma fontaine de pierre. Le jeune homme se mit à rire et, m'examinant des pieds à la tête : « Que faites-vous donc ici, à Rome ? » me demanda-t-il. Je ne savais trop que répondre, d'autant plus que je ne me souciais pas de lui apprendre que j'étais à la recherche de ma belle Dame. « Je suis un « peu flâneur, » lui dis-je, « et je suis venu ici pour « voir le monde. » — « Parfait ! excellent ! » répliqua mon jeune homme en riant aux éclats : « Voilà ce que j'appelle un métier ! C'est aussi le « mien ; je parcours le monde, d'abord pour le voir, « et ensuite pour le peindre. » — « Encore un « peintre ! » m'écriai-je gaiement ; car je pensais en ce moment à M. Léonard et à Guido. Mais mon interlocuteur ne me laissa pas continuer. « J'espère, « me dit-il, que tu vas venir déjeûner avec moi ; et « ensuite je croquerai ton portrait ; ce sera un vrai « chef-d'œuvre ! » Cette proposition m'agréait et nous nous mîmes, le peintre et moi, à parcourir les rues désertes où, de temps à autre, quelque fenêtre ouverte nous laissait apercevoir soit deux bras

blancs, soit un petit minois à demi endormi qui se risquait à l'air frais du matin.

Il me conduisit longtemps à travers un dédale de petites rues étroites et sombres ; à la fin nous pénétrâmes dans une maison enfumée. Là, nous eûmes à gravir un premier escalier obscur, puis un autre, comme si nous eussions voulu monter jusqu'au ciel. Nous nous trouvâmes alors sous les combles, devant une porte fermée. Le peintre commença à fouiller, d'un air inquiet, dans toutes ses poches de devant et de derrière. Mais, en sortant de grand matin, il avait oublié de fermer sa porte à la clef, et cet objet précieux était resté dans sa chambre. (D'après ce qu'il m'avait raconté chemin faisant, il était allé hors de la ville avant le jour, pour saisir le paysage au lever du soleil.) Sur cette conviction, il secoua la tête et, d'un coup de pied, jeta la porte en dedans. La pièce était longue et vaste, et l'on aurait pu y danser si mille objets, jetés en plein désordre sur le plancher, n'avaient, à chaque pas, embarrassé la circulation. Là gisaient, pêle-mêle, des bottes, des papiers, des vêtements, des pots à couleurs vides ou cassés ; au milieu de la chambre, un grand échafaudage, pareil à ceux dont on se sert pour cueillir les poires ; le long des murailles et tout autour de

la pièce, de grands tableaux. Enfin, sur une longue table de bois, un plat où le beurre et le pain disputaient la place à des résidus de couleurs. Tout auprès, une bouteille de vin.

« Maintenant, compatriote, commences par man-« ger et boire. » me dit le peintre. Je voulus me faire quelques tartines de beurre, mais il n'y avait pas de couteau. Il fallut donc chercher longtemps, parmi les papiers qui encombraient la table, avant d'en trouver un. Puis le peintre ouvrit la fenêtre qui donna passage à l'air frais et vivifiant du matin. De là, on jouissait d'une vue magnifique qui s'étendait au loin sur la ville, sur les collines, sur les villas et les vignes dorées par les premiers rayons du soleil. « Vive notre belle Allemagne! qui est là-bas, cachée derrière les montagnes, » s'écria le peintre; puis, il porta la bouteille à ses lèvres et et me la tendit après en avoir bu une pleine gorgée.

Je lui fis poliment raison, et du fond de mon cœur, je saluai mille fois ma belle patrie. Cependant le peintre avait rapproché de la fenêtre son échafaud, sur lequel était étendue une immense feuille de papier. On y voyait dessinée en noir, à grands traits, mais avec beaucoup d'habileté, une vieille cabane.

Dans cette cabane, la sainte Vierge, dont le beau visage exprimait à la fois la joie et quelque préoccupation. A ses pieds, dans un berceau de paille tressée, l'enfant Jésus aux traits souriants, mais avec deux grands yeux remplis d'intelligence. Au dehors, sur le seuil même de la cabane, étaient agenouillés deux pâtres avec leurs houlettes et leurs pannetières. « Vois-tu, » dit le peintre, « je donnerai les traits de « ton visage à l'un des pâtres, de sorte que, avec l'aide « de Dieu, ils vivront encore parmi les hommes et « réjouiront leur vue lorsque, tous deux, nous serons « depuis longtemps dans la tombe et que, depuis long- « temps aussi, nous serons agenouillés devant la sainte « Mère et son fils, comme ces heureux jeunes gens « que voici. » A ces mots, il saisit vivement un siége élevé, mais, comme il voulait le changer de place, la moitié du dossier lui resta dans la main. Il s'empressa de le rajuster et plaça devant l'échafaud la chaise sur laquelle il me fit asseoir, le visage de trois quarts et tourné vers lui. Je restai dans cette position plusieurs minutes, dans une complète immobilité; mais je ne sais comment cela arriva; il me devint bientôt impossible de tenir en place; je me tournais tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. J'aperçus en face de moi un miroir à moitié cassé, et tandis que

le peintre travaillait, je m'y regardais et je faisais, pour me distraire, des mines et des grimaces. A la fin il s'en aperçut, éclata de rire et me fit signe de la main que je pouvais quitter la place. En effet, il avait déjà donné tous les traits de mon visage à l'un des bergers, et la ressemblance était si frappante que j'en fus charmé. Quant au peintre, il continua à dessiner avec application pour profiter de la fraîcheur du matin; tantôt fredonnant un air, tantôt jetant à travers la fenêtre ouverte un coup d'œil sur les beautés du paysage. Pour moi, je me taillai encore une tartine de beurre, puis je furetai de côté et d'autre dans la chambre, regardant les tableaux accrochés à la muraille. Deux entre autres me plurent beaucoup. «Sont-ce là de vos œuvres?» lui demandai-je.—«Assurément non,» répliqua-t-il. «Ils « sont des célèbres maîtres Léonard de Vinci et Guido « Reni. Mais tu ne les connais sans doute pas?»—Ces dernières paroles me piquèrent.—«Oh!» répondis-je tranquillement, «je connais ces deux maîtres comme « ma poche.»—Il ouvrit de grands yeux.—«Et com- « ment cela?» reprit-il. — «Eh bien!» repliquai-je, « n'ai-je pas voyagé avec eux de jour et de nuit, à pied, « à cheval, en voiture, alors que le vent sifflait autour « de mon chapeau? Ne les ai-je pas perdus dans une

« auberge ? N'ai-je pas continué le voyage tout seul « dans leur voiture, par la poste, sur des routes pier- « reuses et avec d'affreux cahots ? N'ai-je pas ?...» — « Oh ! oh !» interrompit le peintre, me regardant d'abord d'un air ébahi et comme s'il m'eût jugé fou, puis tout à coup, partant d'un grand éclat de rire, il s'écria : « Pardieu ! je commence à comprendre ; « tu as voyagé avec deux peintres que l'on nomme « Léonard et Guido ?» — Sur un signe affirmatif, il se leva brusquement et se mit à me considérer avec attention de la tête aux pieds. — « Et de plus, si je ne « me trompe, tu joues du violon ?» — Je frappai sur la poche de mon habit, et le violon qui y était renfermé résonna sous ma main. — « Nous avions ici, » continua-t-il, « une comtesse allemande qui a fait re- « chercher dans tous les coins de Rome deux peintres « et un musicien-violoniste.» — « Une jeune comtesse « allemande ! » répartis-je vivement, « et le Suisse « était-il avec elle ?» — « Je n'en sais rien du tout, » reprit le peintre ; « je ne l'ai vue qu'une fois chez une « de ses amies qui, elle-même, a quitté Rome. » — « La reconnais-tu ? » ajouta-t-il en débarrassant de son enveloppe un grand tableau placé dans l'un des angles de la pièce. L'impression que je ressentis fut semblable à celle que l'on éprouve lorsque l'on

ouvre tout à coup les volets d'une chambre obscure et que les rayons du soleil viennent vous éblouir les yeux. C'était ma belle Dame! Revêtue d'une robe de velours noir, elle était au milieu d'un jardin ; sa main retenait un voile qui lui encadrait le visage, et ses yeux calmes et souriants se promenaient sur un magnifique payage. Plus je regardais, plus il me semblait reconnaître le parc du château où les fleurs et les branches des arbres se balançaient doucement au souffle de la brise. On distinguait, dans le lointain, la maison de recette, la grande route à moitié cachée par le feuillage, sur le dernier plan le Danube, et à l'horizon des collines bleuâtres. « C'est elle ! c'est bien elle ! » m'écriai-je enfin; je saisis mon chapeau, je m'élançai, et après avoir franchi la porte, je me précipitai dans l'escalier, écoutant à peine les recommandations du peintre qui, revenu de sa surprise, me criait de revenir le soir si je voulais en savoir davantage.

CHAPITRE VIII

Je me mis à courir rapidement à travers la ville, dans l'espoir de retrouver le pavillon où, la nuit précédente, j'avais entendu chanter la belle Dame. Les rues étaient animées; hommes et femmes circulaient au soleil, se saluant ou s'abordant les uns les autres; de riches équipages s'entrecroisaient; du haut des tours le son des cloches appelait les fidèles à la messe et dominait au loin les bruits de la ville. J'étais comme ivre de bonheur, étourdi d'ailleurs par le bruit, et dans les transports de ma joie je courus droit devant moi jusqu'au moment où je m'aperçus que j'étais complétement égaré. On eût dit d'un enchantement pendant lequel j'aurais entrevu en songe une place silencieuse, une fontaine et une maison perdue au milieu des jardins que la lumière du jour aurait fait rentrer sous terre. Je ne pouvais demander ma route, puisque je ne connaissais pas même le nom de la place. Cependant l'atmosphère devenait lourde, le soleil dardait ses

rayons comme autant de flèches sur les pavés ; les habitants regagnaient leur logis, les jalousies s'abaissaient, et tout à coup un silence de mort régna dans les rues. Désespéré, je me réfugiai sous le balcon à colonnes d'une grande et belle maison, qui projetait son ombre dans la rue. De cet asile, tantôt mes yeux erraient dans la ville silencieuse qui, sous l'influence étouffante de l'heure de midi, semblait tout à coup changée en un désert, tantôt ils s'élevaient vers la voûte céleste d'un bleu foncé et où il eût été impossible de découvrir un nuage ; enfin je cédai à l'excès de la fatigue et je m'assoupis. Alors je rêvai que j'étais endormi auprès de mon village, dans une prairie verdoyante et solitaire ; une pluie d'été tombait en se jouant aux rayons du soleil qui, lui-même, commençait à descendre derrière les collines ; et à mesure que les gouttes d'eau touchaient l'herbe, elles se métamorphosaient en autant de fleurs aux couleurs brillantes, sous lesquelles je me trouvais comme enseveli.

Mais quelle ne fut pas ma surprise lorsque, à mon réveil, je me vis couvert d'une quantité de charmantes fleurs, toutes fraîches ; le sol autour de moi en était également jonché. Je me relevai vivement, mais je ne vis rien autre chose qu'une fenêtre grande

ouverte au-dessus de moi, ornée de fleurs et d'arbrisseaux embaumés derrière lesquels un perroquet faisait entendre incessamment son caquetage et ses cris. Je rassemblai les fleurs dispersées autour de moi et j'en composai un bouquet que je mis à ma boutonnière. Puis, j'entamai la conversation avec le perroquet que je prenais plaisir à voir, dans sa cage dorée, monter et descendre en faisant mille contorsions et en s'aidant, maladroitement, de son ongle. Mais au moment où je m'y attendais le moins, il m'apostropha d'un « *Furfante!* » Quoique cela vînt d'une bête sans raison, je me sentis piqué ; je lui ripostai et nous finîmes par nous échauffer tous les deux; car plus je l'injuriais en allemand, plus il m'invectivait en italien. Tout à coup, j'entendis de grands éclats de rire derrière moi ; je me retournai vivement. C'était mon peintre de la matinée. — « Comment peux-tu faire de pareilles folies? » me dit-il. « Il y a une demi-heure que je t'attends.
« Voici l'air qui se raffraîchit; c'est le moment de
« nous diriger vers un des jardins du faubourg;
« nous y trouverons des compatriotes et, probable-
« ment, aurons-nous quelques renseignements plus
« précis sur ta comtesse allemande. »

Cette proposition me souriait fort : nous nous

mêmes aussitôt en route, poursuivis, pendant longtemps encore, par les dernières invectives du perroquet.

Au sortir de la ville, nous marchâmes longtemps dans un étroit chemin pierreux qui serpentait en montant à travers les maisons de campagne et les vignes; puis nous entrâmes dans un joli jardin situé sur le plateau, où nous trouvâmes plusieurs jeunes garçons et jeunes filles assis sur le gazon autour d'une table ronde. A notre arrivée, il nous firent des signes comme pour nous inviter au silence, en nous montrant le côté opposé du jardin. Là, en effet, deux belles femmes étaient assises sous un grand berceau très-touffu. L'une chantait, l'autre pinçait de la guitare. Entre elles deux et derrière la table se tenait debout un personnage jovial qui, de temps à autre, marquait la mesure avec un petit bâton. Cependant le soleil couchant se faisait jour à travers la tonnelle; tantôt ses rayons brillaient sur les bouteilles et les fruits dont la table était garnie; tantôt ils éclairaient les épaules de la femme à la guitare, dont ils faisaient valoir les riches contours et la blancheur éblouissante. L'autre était comme en délire et mettait tant de passion dans son chant italien, que les veines de son cou en étaient toutes

gonflées. Au moment où, les yeux fixés sur le ciel, elle exécutait une cadence prolongée, où le personnage derrière elle attendait, le bras en l'air et le bâton levé, l'instant précis où elle allait reprendre la mesure, où tout le monde, dans le jardin, retenait sa respiration, la porte extérieure s'ouvrit avec fracas et livra passage à une jeune fille tout ahurie, suivie bientôt d'un jeune homme aux traits délicats, au visage pâle, qui paraissait violemment irrité.

A cette apparition, le chef d'orchestre, frappé d'étonnement, reste le bâton en l'air, comme s'il avait été pétrifié par un enchanteur; quoique la chanteuse ait, depuis longtemps, tourné court à son interminable trille et qu'elle se soit levée, furieuse. Tous les assistants, non moins furieux, apostrophent le nouveau venu. — « Barbare! lui crie l'une des « personnes assises autour de la table ronde, tu « viens déranger un charmant tableau tiré de la « description que feu Hoffmann, page 314 du *Livre « de poche des Dames*, pour l'année 1817, nous a « donnée de la plus belle toile qui ait figuré, dans « l'automne de 1814, à l'exposition des Arts de « Berlin! » Mais le jeune homme, au lieu de s'émouvoir : — « Je me moque bien, s'écria-t-il, de « votre tableau tiré d'un tableau. Les tableaux de

« mon invention valent bien ceux des autres, et ma « maîtresse est pour moi seul. Croyez-vous que je « m'en tiendrai là? Et toi, infidèle! toi, perfide! » continua-t-il en s'adressant à la pauvre jeune fille, « toi, âme sans foi! qui ne cherches dans la « peinture que le blanc d'argent, dans la poésie que « la couleur d'or, qui n'as pas d'amour et qui n'as « en vue que l'intérêt! Je te souhaite, au lieu d'un « artiste aux habiles pinceaux, quelque vieux duc, « avec une mine de rubis sur le nez, du blanc d'ar- « gent sur son crâne chauve, et la couleur d'or sur « les trois cheveux qui lui restent! Expliques-toi « seulement sur ce damné billet que tu as caché « tout à l'heure, en me voyant? Quelle intrigue « as-tu encore ourdie? De qui était ce poulet et à « qui était-il destiné? »

Cependant la jeune fille se défendait vivement; et comme plus les spectateurs se pressaient auprès du jeune hemme exaspéré et s'efforçaient, à grand bruit, de l'apaiser et de le calmer, plus ces efforts même augmentaient sa fureur, il arriva un moment où la jeune fille elle-même, ne pouvant plus y tenir, s'échappa en pleurant du cercle qui les entourait et vint, à l'improviste, se jeter dans mes bras, comme pour y trouver un asile. Je me mis

aussitôt dans la posture que commandaient les circonstances : mais elle, profitant de ce que le désordre général détournait de nous l'attention, releva tout à coup sa petite tête espiègle et, de l'air le plus tranquille, me dit à l'oreille, tout bas et très-vite :—« Abominable Receveur, c'est pour toi que je « souffre tout cela. Tiens, caches vite ce fatal billet « qui t'était destiné, tu y verras où nous demeurons. « A l'heure indiquée, franchis la porte de la ville, « suis les rues solitaires, et toujours à droite! » L'étonnement m'avait rendu muet; car aussitôt que j'avais pu la regarder avec attention, je l'avais reconnue. C'était bien, par ma foi, la piquante femme de chambre du château qui, par cette belle soirée du samedi, m'avait apporté une bouteille de vin. Jamais elle ne m'avait paru si séduisante que dans cet instant où, tout échauffée, elle penchait sa tête sur ma poitrine et laissait les boucles de ses cheveux noirs retomber sur mon bras.— « Mais, honorée demoiselle, » lui dis-je tout ébahi, « qui a pu vous amener ici? » — « Pour l'amour de « Dieu! silence! silence, donc! » me répondit-elle; et avant que j'eusse eu le temps de me reconnaître, elle s'était envolée de mes bras à l'autre extrémité du jardin. Pendant ce temps, les spectateurs avaient

presque oublié le premier incident; mais ils prenaient plaisir à prolonger la dispute et ils voulaient persuader au jeune homme qu'il était ivre, ce qu'il trouvaient malséant pour un honorable peintre. Cependant, le gros monsieur du berceau qui, ainsi que je l'appris plus tard, était un grand connaisseur et ami des arts, et qui, par amour de la science, se mêlait volontiers de tout, avait laissé là son bâton de mesure, et portant partout avec ardeur, au plus fort de la mêlée, son visage épanoui et l'expression de ses sentiments de bienveillance, il cherchait à tout pacifier par son entremise; non sans regretter, toutefois, la longue cadence et le beau tableau dont il avait combiné les éléments avec tant de peine.

Quant à moi, mon cœur débordait de joie comme autrefois, dans ce bienheureux samedi où devant la bouteille de vin placée sur l'appui de ma fenêtre ouverte, j'avais joué du violon jusqu'au milieu de la nuit. Comme le tumulte ne paraissait pas près de s'apaiser, je tirai mon instrument et me mis à jouer, sans trop savoir ce que je faisais, une danse italienne des montagnes, que j'avais apprise pendant mon séjour dans le vieux château isolé. Aussitôt, tous relevèrent la tête : — « Bravo! bravissimo! C'est une délicieuse diversion! » s'écria mon jovial

ami des arts; et le voilà qui se met à courir de l'un à l'autre pour improviser une fête champêtre, ainsi qu'il l'appelait. Lui-même donne l'exemple, en offrant la main à la dame qui, tout à l'heure, avait pincé de la guitare sous le berceau. Puis il commença à danser avec une habileté extraordinaire, traçant avec la pointe du pied diverses lettres sur le gazon, marquant la mesure avec le talon, et battant, de temps à autre, des entrechats très-bien exécutés. A ce commerce, il fut bientôt fatigué; car il était surchargé d'embonpoint. Les entrechats devinrent de plus en plus rares et de plus en plus imparfaits, jusqu'à ce qu'enfin un violent accès de toux l'obligeât de quitter la partie; et son blanc mouchoir suffit à peine à essuyer la sueur dont il était inondé. Mais le jeune peintre, dont la fureur s'était calmée, était allé chercher des castagnettes dans la maison et, avant que je m'en fusse aperçu, tous dansaient en rond sous les arbres. Le soleil couchant colorait encore de quelques nuances de pourpre les ombres croissantes du soir; ses derniers rayons s'arrêtaient sur la vieille muraille du jardin et sur les colonnes à moitié croulantes, à moitié tapissées de lierre sauvage dont il était semé. Du côté opposé, la ville de Rome couchée au pied des col-

lines couvertes de vignes, étincelait au regard, de tous les feux du soir. Cependant toute cette jeunesse dansait gaiement sur le gazon, rafraîchie par une brise caressante ; et moi je sentais mon cœur se dilater dans ma poitrine, à la vue de ces sveltes jeunes filles, au milieu desquelles brillait la jolie femme de chambre et qui, les bras enlacés comme ceux des nymphes du paganisme, mêlaient encore leurs accents joyeux au bruit des castagnettes après qu'elles avaient disparu sous le feuillage du berceau. Je voulus, moi aussi, me mêler un peu à la danse, et je ne m'apercevais pas que la fatigue avait gagné tous les autres et qu'ils abandonnaient successivement la place. Mais, tout à coup, je me sentis tirer fortement par les basques de mon habit : c'était la femme de chambre. — « Es-tu fou, me « dit-elle à voix basse, de rester là à gambader « comme un bouc, au lieu de lire la lettre avec at- « tention et de te hâter ! La jeune et belle com- « tesse attend ! » Puis elle s'échappa, grâce à l'obscurité, du côté de la porte du jardin ; et bientôt elle eut disparu dans les vignes.

Mon cœur battait ; j'aurais volontiers pris ma course à l'instant même. Par bonheur, le garçon d'auberge, voyant la nuit venue, avait allumé une

grande lanterne placée à la porte du jardin. Je me dirigeai de ce côté pour lire le billet qui m'avait été remis. La porte de ville et la rue y étaient indiquées par un griffonnage au crayon, comme m'en avait prévenu la femme de chambre. Le billet se terminait par ces mots : « A onze heures, à la petiteporte. »

Encore deux longues heures d'attente ! Je voulais, néanmoins, me mettre en route ; car il m'était impossible de tenir en place ; mais je fus rejoint par le peintre qui m'avait amené. « As-tu parlé à « cette jeune fille ? » me demanda-t-il ; « car je ne « l'aperçois plus : c'était la femme de chambre de la « comtesse allemande. » — « Silence ! silence ! » répliquai-je ; « la comtesse est encore à Rome. » — « Ah ! tant mieux ! viens donc avec nous ; nous « allons boire à sa santé. » Ce disant et, malgré ma résistance, il m'entraîna avec lui vers l'intérieur du jardin. Tout y paraissait, désormais, vide et désert. Cette jeunesse joyeuse regagnait la ville, chacun ayant au bras sa maîtresse, et on les entendait, dans le silence de la nuit, causer et rire, en traversant les vignes, jusqu'à ce que les voix, de plus en plus éloignées, se perdissent au fond de la vallée, confondues avec le murmure des feuilles et le bruit du courant.

Je me trouvai donc avec mon peintre et M. Eckbrecht ; (c'était le nom de l'autre jeune homme qui avait eu cette grande querelle) : il ne restait plus que nous. La lune s'élevait majestueusement au dessus des grands arbres au feuillage sombre ; une lumière, placée sur la table devant nous, se réflétait dans les nombreuses gouttes de vin répandues ça et là. Il fallut m'attabler avec eux et mon peintre se mit à me questionner sur ma naissance, sur mon voyage, sur mes vues d'avenir.... Quant à M. Eckbrecht, il avait attiré sur ses genoux la jeune et jolie servante de l'auberge qui venait de nous apporter les bouteilles sur la table ; il lui avait mis une guitare sous les doigts et lui apprenait à jouer un air. Bientôt ses petites mains s'étant familiarisées avec l'instrument, ils commencèrent à chanter ensemble une chanson italienne ; lui, disant le premier couplet et, elle, le couplet suivant : ce qui produisait par cette belle et calme soirée, un effet ravissant. Après le départ de la jeune fille, il prit la guitare, s'accota sur un banc placé derrière lui, les pieds appuyés sur une chaise et, sans plus s'occuper de nous, se mit à chanter, pour lui seul, un grand nombre de charmantes chansons allemandes ou italiennes. Les étoiles scin-

tillaient au dessus de nous ; tout le paysage était comme argenté par les rayons de la lune, je pensais à la belle Dame, à ma patrie absente ; et j'avais presque oublié le peintre assis à côté de moi. De temps en temps, M. Eckbrect était obligé d'accorder sa guitare, ce qui le mettait de fort mauvaise humeur. A force de la tourmenter dans tous les sens, il finit par la briser et elle se trouva fendue d'un côté. Il la jeta donc sur la table et venait de se lever brusquement, lorsqu'il s'aperçut que l'autre peintre, accoudé sur la table, dormait de bon cœur. Il drapa autour de lui son manteau blanc qu'il avait suspendu à une branche, parut se recueillir, promena à plusieurs reprises ses regards sur le peintre et sur moi : et, après quelques courts instants de réflexion, il vint droit à moi en remontant la table, toussa légèrement, rajusta sa cravate et commença à m'adresser le discours suivant : « Cher auditeur et compatriote, comme les bou-« teilles sont à peu près vides et que la morale est « incontestablement le premier devoir du citoyen, « bien que la vertu semble aujourd'hui en déca-« dence, je me sens pousser par une sympathie de « compatriote à faire pénétrer dans ton esprit « quelques moralités. — On pourrait supposer,

« il est vrai, que tu n'es qu'un simple adolescent
« dont l'habit vient d'achever sa meilleure année ;
« on pourrait croire que tu viens d'exécuter tout à
« l'heure des bonds prodigieux et dignes d'un satyre ;
« quelques-uns mêmes pourraient bien conclure, de
« ce que tu cours la campagne et de ce que tu joues
« du violon, que tu es un véritable vagabond : mais
« je ne m'arrête pas à ces jugements superficiels et
« j'aime mieux m'en rapporter à ton nez effilé dont
« les lignes m'annoncent suffisamment que tu es un
« Génie errant. » — Cette manière ironique de parler me déplut fort et je m'apprêtais à lui répondre vertement, mais il ne m'en laissa pas le temps.
« Vois-tu, » reprit-il, « combien ces mots d'éloge
« t'ont déjà gonflé d'orgueil ; mais descends en toi-
« même et réfléchis à tous les dangers du métier,
« Nous autres Génies — car, moi aussi, j'en suis
« un — nous nous occupons aussi peu du monde
« que le monde s'occupe de nous. Nous prenons
« plutôt, à la première occasion, nos bottes de sept
« lieues qui nous mènent rapidement au delà des
« confins de cet univers et jusqu'au seuil de l'éter-
« nité. O fâcheuse, incommode et vraiment déplo-
« rable position que d'avoir une jambe dans l'avenir
« (où l'on ne trouve que les prochaines aurores et

« les embryons des enfants non encore nés), l'autre
« jambe à Rome sur la place du peuple où le siècle
« tout entier profite de l'occasion pour se suspendre
« à notre botte, au risque de nous arracher la
« jambe. Être condamné aux palpitations, à boire
« du vin, à souffrir de la faim ; et cela pour l'éter-
« nité ! Et vois là-bas, étendu sur ce banc Monsieur
« mon collégue qui est aussi un Génie. Le temps
« lui paraît déjà trop long ; que sera-ce donc quand
« commencera l'éternité ? Oui, cher collègue, toi
« et moi et le soleil, nous nous sommes levés de
« bonne heure aujourd'hui ; nous avons, pendant
« toute la journée, prodigué la chaleur et les cou-
« leurs ; et, maintenant, voici venir la nuit, mère
« du sommeil ; elle étend sur le monde son manteau
« fourré et brouille toutes nos teintes. » Il continua encore à parler ; et ses cheveux, où le vin et la danse avaient mis un double désordre, lui donnaient, par ce clair de lune, l'air d'un véritable spectre. Quant à moi, j'étais depuis longtemps excédé de lui-même et de ses discours sans suite. Profitant donc d'un instant où il s'était retourné du côté du peintre endormi, je fis le tour de la table sans qu'il s'en aperçut et me glissai hors du jardin ; puis le cœur plein de joie, je redescendis seul, à travers

les vignes jusqu'au fond de la vallée qu'éclairaient toujours les rayons de la lune.

A ce moment, dix heures sonnèrent dans la ville. Derrière moi, j'entendais encore résonner quelques airs de guitare ; et par intervalles, la voix de plus en plus éloignée des deux peintres qui, eux aussi, regagnaient leur logis. Je précipitai d'autant plus ma marche, pour échapper à leurs questions. Arrivé à la porte de la ville, je pris la rue à droite, et j'aurais pu compter les battements de mon cœur, au moment où je m'engageai au milieu de ces maisons et de ces jardins endormis. Mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsque je débouchai tout à coup sur la place à la fontaine jaillissante, que je n'avais pas pu retrouver en plein jour ! Je voyais aussi le pavillon solitaire éclairé en plein par la lune ; j'entendais la belle Dame chanter encore l'air italien de la veille. Je courus plein d'émotion, d'abord à la petite porte, puis à la porte de la maison, puis à la grande grille du jardin, mais toutes trois étaient fermées. C'est alors seulement que je réfléchis qu'onze heures n'étaient pas encore sonnées. Je m'impatientai contre la longueur du temps ; mais les convenances ne me permettant pas de grimper, comme la veille, par dessus la grille, il me fallut parcourir de long en

large cette place déserte ; puis, à la fin, je m'assis comme je l'avais déjà fait, sur le rebord de la fontaine, pensif et dans une attente fiévreuse.

Les étoiles brillaient au ciel, la place restait silencieuse et déserte et je savourais avec volupté le chant de la belle Dame qui, du jardin, dominait le murmure de la fontaine. Tout à coup, j'aperçus un fantôme blanc qui, débouchant de l'un des côtés de la place, se dirigeait vers la petite porte du jardin. Je profitai du clair de lune pour l'examiner attentivement; c'était cet étourdi de peintre avec son manteau blanc. Il tira prestement une clé de sa poche, ouvrit, et avant que j'eusse eu le temps de me reconnaître, il était déjà dans le jardin. J'avais déjà contre lui un ressentiment personnel à cause de ses discours extravagants; mais à cette vue, je me sentis transporté de colère. Ce génie débauché, pensais-je, est plus qu'à moitié ivre; la femme de chambre lui aura livré la clé; il va surprendre. effrayer, outrager ma gracieuse Dame... et je m'élançai dans le jardin, sur ses traces, par la petite porte qu'il avait laissée ouverte.

Lorsque j'entrai, tout était silencieux et solitaire. La porte d'entrée du pavillon était ouverte et livrait passage à une lumière blanche comme le lait qui se

jouait sur le gazon et sur les fleurs. De la distance où j'étais, mes regards plongeaient dans l'intérieur. Dans une pièce somptueuse, tendue de vert et faiblement éclairée par une lampe, ma belle et gracieuse Dame était étendue sur un lit de repos; son bras tenait une guitare; et, dans son innocence, elle ne pensait guère au danger qui la menaçait. A peine avais-je eu le temps d'achever mon examen, que je vis le fantôme blanc se glisser avec précaution derrière les bosquets, dans la direction du pavillon. Dans ce moment même, les chants de la gracieuse Dame arrivèrent à mon oreille avec des accents si plaintifs que je sentis mon sang se glacer dans mes veines. Sans réfléchir davantage, je me saisis d'une forte branche d'arbre et m'élançant vers le manteau blanc, je criai « au meurtre » d'une voix si forte que le jardin en retentit. Le peintre, me voyant ainsi paraître à l'improviste, prit aussitôt la fuite, criant de son côté. Je redoublais mes cris; il fuyait vers la maison; je le suivis et je l'aurais bientôt atteint; mais, par malheur, je m'embarrassai les pieds dans les plates-bandes et je m'étendis par terre devant la porte du pavillon.

« C'est donc encore toi, pauvre fou! » Telles furent les premières paroles que j'entendis au-dessus

de moi : « Tu m'as fait une belle peur! » Je me relevai promptement et lorsque j'eus débarrassé mes yeux du sable et de la terre qui m'aveuglaient, je vis debout devant moi la femme de chambre qui, dans ses derniers élans, avait laissé glisser de ses épaules le manteau blanc. « — Eh quoi ! » m'écriai-je tout ébahi, « ce n'était donc pas le peintre? » — « Ah ! » répondit-elle d'un air narquois, « il y avait au moins « son manteau qu'il m'a mis sur les épaules pour me « garantir du froid, lorsque je l'ai rencontré à la « porte de la ville. » — Au bruit que j'avais fait, ma gracieuse Dame elle-même s'était élancée de son sopha pour courir à la porte de notre côté. Je sentis mon cœur battre à éclater; mais, quelle ne fut pas ma stupeur, lorsque, dès le premier coup d'œil, mes regards rencontrèrent... une inconnue! La dame était grande, un peu forte, à la taille imposante, au nez d'aigle plein de fierté, avec des yeux enfoncés sous de noirs sourcils; en un mot, c'était plutôt une beauté effrayante. Elle fixa sur moi ses grands yeux étincelants avec tant de majesté, que le saisissement m'ôta toute présence d'esprit. Ainsi hors de moi, je me confondis en salutations, puis je voulus lui baiser la main. Mais elle la retira vivement et dit en italien à la femme de chambre quelques pa-

roles dont le sens m'échappa. Cependant nos cris malencontreux avaient réveillé tout le voisinage. Les chiens aboyaient, les enfants pleuraient et l'on entendait des voix d'hommes se rapprocher de plus en plus du jardin. La dame me regarda encore une fois; on eût dit que ses yeux lançaient des traits enflammés; puis, se retournant tout à coup pour rentrer dans l'appartement, elle poussa un éclat de rire qui trahissait à la fois le dépit et l'orgueil blessé et me jeta la porte sur le nez. Au même instant, la femme de chambre me prit par le bras sans plus de cérémonie et m'entraîna dans la direction de la grille.

« Tu as fait là encore une belle besogne, » me dit-elle chemin faisant, d'un air tout irrité. Mais moi qui ne l'étais pas moins : « — Eh! de par le dia-« ble ! » répliquai-je, « n'est-ce pas elle qui m'a fait « venir ici elle-même? » — « Sans doute, madame « la comtesse n'a été que trop bonne pour toi ; elle « t'a jeté des fleurs par la fenêtre, elle t'a chanté « des ariettes, et voilà sa récompense ! Mais avec « toi, il n'y a rien à faire; tu foules aux pieds ta « fortune... » — « Mais, » repris-je, « je croyais « qu'il s'agissait de la comtesse allemande, ma belle « et gracieuse Dame... » — « Ah! bah ! » interrom-

pit-elle, « il y a beau temps qu'elle est retournée « en Allemagne avec ton stupide amour; et tu n'as « rien de mieux à faire que d'y retourner aussi! « Elle doit sans doute languir après toi, un bel « amoureux qui ne sait que jouer du violon et bayer « à la lune! Mais ne te représentes jamais devant « mes yeux. »

Cependant le tumulte croissait toujours et un spectacle peu rassurant se déployait sous mes yeux. On voyait des hommes armés de gourdins venir des jardins d'alentour et sauter par dessus la haie; d'autres fuyaient, d'autres furetaient dans les allées. Des figures coiffées de bonnets de nuit et sur lesquelles se peignait l'effroi, apparaissaient d'espace en espace par-dessus la clôture; on eût dit que le diable en faisait saillir à la fois de tous les bosquets. La femme de chambre ne s'arrêta pas plus longtemps : « Par ici! par ici! voici la direction « qu'a prise le voleur! » dit-elle à la foule en lui montrant le côté opposé du jardin, puis elle me poussa vivement dehors et referma la porte derrière moi.

Je me retrouvais donc à la belle étoile, tout seul sur cette place silencieuse, absolument comme à mon arrivée. Le jet d'eau qui m'avait paru briller

si gaiement au clair de lune et où j'avais cru voir de petits anges monter et descendre avec les gouttes d'eau, faisait toujours entendre le même murmure; mais toute ma joie et ma gaieté étaient tombées au fond du bassin. Aussi pris-je à l'instant la résolution de dire adieu à la perfide Italie, avec ses peintres extravagants, ses orangers et ses femmes de chambre; et, sur l'heure même, je franchis la porte de la ville.

CHAPITRE IX

Les montagnes font bonne et fidèle garde.
Qui donc à cette heure matinale,
Traverse la bruyère, venant de l'étranger?
Mais moi, je regarde les montagnes;
Plein de joie, je me sens rire en moi-même;
Et je leur jette à haute voix et à pleins poumons
Cette parole et ce mot d'ordre :
Vive l'Autriche!

Aussitôt, tout ce qui m'entoure semble me reconnaître,
Les verts ruisseaux, les petits oiseaux, les bois
Me saluent à la mode du pays;
Le Danube étincelle au fond de la vallée;
La tour de Saint-Étienne semble de loin
Me regarder avec plaisir par-dessus les collines.
N'est-ce pas lui? le voici de retour.
Vive l'Autriche!

J'étais arrivé au sommet d'une montagne d'où mes regards, pour la première fois, pouvaient contempler l'Autriche. Plein de joie, j'agitai mon chapeau en l'air et j'en étais à chanter le second couplet, lorsque tout à coup une musique superbe, produite par des instruments à vent, retentit dans

le bois derrière moi. Je me retournai vivement et je vis trois jeunes gaillards, couverts de manteaux bleus, dont l'un jouait du hautbois, un autre de la clarinette, et le troisième, qui était coiffé d'un vieux tricorne, donnait du cor de chasse. Ils m'accompagnaient, mais de manière à faire trembler tout le bois. A cette vue, sans me faire prier, je tirai mon violon et je me mis à jouer ma partie, tout en continuant de chanter. Ils se regardèrent d'un air ébahi. Le joueur de cor, le premier, dégonfla ses joues et mit de côté son instrument; les autres l'imitèrent et tous trois se tinrent en silence les yeux fixés sur moi. Tout surpris à mon tour, je m'arrêtai et les regardais. «—Nous vous prenions,» dit à la fin le joueur de cor, » grâce aux longues basques de « votre habit, pour un voyageur anglais qui con« templait ici, pédestrement, la belle nature, et « nous voulions vous offrir nos souhaits pour votre « heureux voyage. Mais, à ce que je vois, Monsieur « est lui-même un musicien? » — « Plus spéciale« ment un Receveur. Je viens en droite ligne de « Rome; et comme, depuis quelque temps je n'ai « point fait de recettes, je me suis, chemin faisant, « évertué avec mon violon. » — « Cela ne rapporte « plus guère aujourd'hui, » dit le joueur de cor qui,

sans tarder davantage était retourné vers le bois où il ranimait, avec son tricorne, un petit brasier qu'ils avaient allumé auparavant. « — Les instruments à « vent,» continua-t-il, «réussissent beaucoup mieux. « Lorsqu'une société est réunie et s'attend à dîner « bien tranquillement, nous pénétrons à l'improviste « sous la voûte du vestibule et nous nous mettons à « souffler tous trois à pleins poumons. Aussitôt, « nous voyons accourir tout hors d'haleine quelque « domestique pour nous offrir de l'argent ou de la « nourriture, sous la condition de faire trêve à tout « ce vacarme... Mais voulez-vous partager notre « repas? »

Le feu commençait à flamber gaiement sous le bois; la matinée était fraîche; nous nous assîmes en rond sur l'herbe, et deux des musiciens prirent, sur les charbons, une petite cafetière contenant un mélange de café et de lait, tirèrent du pain des poches de leurs manteaux et se mirent à tremper leur pain et à boire alternativement. Tout cela avait si bonne mine que c'était un vrai plaisir de les regarder.—« Quant à moi,» dit le joueur de cor, «je déteste les boissons noires; » puis il me présenta la moitié d'une énorme tartine beurrée et mit en évidence une bouteille de vin. « —En voulez-vous une

« gorgée? » Je fis un signe affirmatif; mais je fus bientôt forcé d'y renoncer, non sans d'affreuses grimaces, car on eût dit du vin « des Trois-Hommes.» — « C'est le vin du crû, » observa mon joueur de cor; « mais Monsieur aura gâté en Italie son goût «allemand. »

Fouillant alors, d'un air empressé, dans sa poche, il en retira, entre autres choses, une carte géographique très-usée, mais où l'on apercevait encore l'image de l'Empereur en grand costume, tenant le sceptre dans sa main droite et dans sa gauche le globe. Il l'étendit avec soin sur l'herbe; les deux autres se rapprochèrent et ils se mirent à délibérer ensemble sur la route qu'ils avaient à prendre. — « Les vacances « sont près de leur fin, » dit l'un : « il faut prendre « sur la gauche de Links, afin d'arriver à Prague en « temps utile. » — « Vraiment! » répliqua le joueur de cor; « et pour qui donc joueras-tu sur cette route? « on n'y rencontre que des bois et des charbonniers; « aucune saine appréciation de l'art, aucune halte où « l'on puisse raisonner un peu librement! » — « Quelle « sottise! » reprit l'autre : « les paysans sont ceux que « je préfère; ils savent mieux que personne où le bât « nous blesse; et, d'ailleurs, si l'on vient à fausser « quelques notes, ils n'y regardent pas de si près.» —

« Celà veut dire, reprit le joueur de cor, que tu « n'as aucun point d'honneur. Moi, au contraire, « *odi profanum vulgus et arceo* (1), comme on dit en « latin. »—« Alors ce sera le tour des églises, » hasarda le troisième ; » donnons donc la préférence à « MM. les curés.»—« Très-humble serviteur ! s'exclama le joueur de cor : « MM. les curés vous don- « nent plus de sermons que d'argent. La musique « est tout ce qu'il y a de plus inutile au monde, et « nous ferions bien mieux de nous appliquer aux « sciences. Tels sont leurs discours, surtout lorsqu'ils « pensent découvrir en moi quelque futur confrère. « Non ! non ! *Clericus clericum non decimat* (2). « D'ailleurs, qui nous presse ? MM. nos professeurs « sont encore à Carlsbad et ne s'inquiètent guère « du jour du départ. » — « Ah ! pour cela, répondit « l'autre : *Distinguendum est inter et inter ; quod* « *licet Jovi, non licet bovi* (3). »

Je pus alors me convaincre que j'avais affaire à des étudiants de Prague ; et je me sentis pénétré pour eux du respect convenable, surtout en voyant

(1) Je hais le profane vulgaire et je le repousse.
(2) Le clerc ne lève pas la dîme sur le clerc.
(3) Il faut distinguer : ce qui est permis à Jupiter n'est pas permis à un simple bœuf.

le latin couler de leurs lèvres comme si c'eût été de l'eau. — « Monsieur est-il aussi un étudiant? » me demanda enfin le joueur de cor. Je répondis modestement que j'avais toujours eu beaucoup de goût, mais point d'argent pour étudier. — « Qu'importe? répliqua mon interlocuteur : — « Nous non plus, nous « n'avons ni argent ni riches amis ; mais un garçon « d'esprit doit savoir s'aider lui-même. *Aurora* « *musis amica* (4), ce qui veut dire en bon allemand : « ne perds pas ton temps à faire plusieurs déjeu- « ners. Mais lorsque le coup de midi retentit de clo- « cher en clocher et de colline en colline au-dessus « de la ville, que les écoliers s'échappent à grands « cris des murs noircis du vieux collége et inondent « tout à coup les rues, alors nous nous dirigeons « chez les pères Capucins du côté du cuisinier et « nous trouvons notre table mise. Ne le fût-elle pas « encore, nous aurions au moins, pour chacun de « nous, une pleine écuellée ; cela nous suffit, et, « tout en mangeant, nous nous perfectionnons dans « la langue latine. Un jour suit l'autre ; et voilà « comment se font nos études ; puis, lorsqu'enfin ar- « rivent les vacances, tandis que les autres montent

(4) L'aurore est l'amie des muses.

« à cheval ou en voiture pour aller visiter leurs « familles, nous mettons nos instruments sous nos « manteaux, nous nous dirigeons, à travers les rues, « vers la porte de la ville et le monde entier s'ou- « vre devant nous. »

Je ne sais comment, pendant qu'il parlait, je fus saisi de cette idée : « Des personnages si instruits peuvent donc, eux aussi, être abandonnés dans le monde ! » et faisant un retour sur moi-même dont la position était exactement semblable, je sentis les larmes me gagner. Le joueur de cor me regardait avec étonnement : — « Tout cela n'est rien, » continua-t-il ; « et, quant à moi je ne pourrais pas jouir « du voyage si mes chevaux, mon café, mon lit fraî- « chement dressé, mon bonnet de nuit et mon tire- « bottes étaient commandés d'avance. Le plus grand « plaisir, c'est précisément de nous mettre en route « le matin lorsque l'oiseau de passage vole au-dessus « de nos têtes, sans savoir quelle cheminée fumera « pour nous dans le jour, et sans prévoir quels inci- « dents heureux ou autres pourront survenir jus- « qu'au soir.

— « Oui, » dit un autre, — « partout où nous nous « présentons, dès que nos instrument résonnent, la « gaieté s'éveille avec eux ; et lorsque à l'heure de

« midi, dans une maison de campagne où s'est réunie « une société, nous préludons sous le vestibule, les « servantes se mettent à danser ensemble devant la « porte de la maison, les convives font entr'ouvrir « la porte de la salle à manger pour mieux entendre « la musique ; le bruit des assiettes et l'odeur du « rôti arrivent jusqu'à nous et les jeunes demoi- « selles, assises autour de la table, gagnent presque « un torticolis à force de regarder les musiciens. » — « Rien de plus vrai ! » s'écria le joueur de cor, dont les yeux s'allumèrent : « Laissons donc les autres « répéter leur *compendium* (1). Quant à nous, nous « lisons dans le grand livre d'images que la bonté de « de Dieu a ouvert devant nous ; et croyez-le bien, « monsieur, c'est du milieu de nous que sortent en « droite ligne ces francs lurons qui savent ce qu'il « faut prêcher aux paysans ; qui frappent du poing « sur la chaire et qui portent chez leurs auditeurs « une si édifiante contrition qu'on dirait que tous les « cœurs vont éclater dans toutes les poitrines. »

Tandis qu'ils discouraient ainsi, j'éprouvais à les entendre autant de plaisir que si j'eusse été, moi-même, un étudiant. Je ne pouvais m'en rassasier,

(1) Abrégé, résumé.

car j'aime à m'entretenir avec des gens instruits auprès desquels il y a toujours quelque chose à gagner. Mais il fut impossible d'aborder un sujet sérieux, parce que l'un des étudiants, préoccupé de de voir s'approcher la fin des vacances, s'était empressé de mettre sa clarinette en état, d'installer sur ses genoux un cahier de musique et d'étudier les passages difficiles d'une messe dans laquelle il devait faire sa partie, après son retour à Prague. Il était donc assis près de nous, s'escrimant des doigts et donnant des sons parfois si faux qu'il nous déchirait les oreilles et nous empêchait de nous entendre.

Tout à coup le joueur de cor s'écria de sa voix de basse : « Parbleu ! j'ai mon affaire ; » et en même temps il frappa joyeusement sur la carte étalée devant lui. L'autre, interrompant aussitôt sa musique, le regarda d'un air surpris. « Écoutez, continua notre homme ; non loin de Vienne est un château ; ce château possède un Suisse, et ce Suisse est mon cousin. Chers condisciples, c'est là qu'il faut aller ; nous porterons nos compliments à M. mon cousin, et il ne manquera pas de nous fournir au plus vite les moyens de continuer notre route. » A ce discours, je ne pus me retenir de demander : « Ne joue-t-il pas du basson, votre cousin ? N'a-t-il

pas une grande taille bien droite et un long nez des plus remarquables? » Le joueur de cor ayant incliné la tête en signe d'affirmation, je lui sautai au cou, et dans le transport de ma joie je fis tomber son tricorne. Puis, sans plus tarder, nous nous dirigeâmes tous ensemble vers le bateau du Danube, qui devait nous conduire en vue du château de la belle Comtesse.

Lorsque nous arrivâmes sur la rive, tout était prêt pour le départ. Le gros aubergiste devant la maison duquel le bateau avait stationné pendant la nuit, étalait avec complaisance sa majestueuse rotondité devant la porte qu'il interceptait tout entière. Il ne tarissait pas en plaisanteries et en conversations à l'occasion du départ, tandis que, à chaque fenêtre, apparaissait la tête de quelque servante qui faisait des signes d'intelligence aux matelots occupés à transporter jusqu'au bateau les derniers bagages. Un monsieur âgé, portant redingote grise et cravate noire, et paraissant destiné à faire aussi le voyage, se tenait sur le quai et causait d'une manière très-animée avec un jeune garçon, dont une culotte de peau bleue bien collante et une veste écarlate dessinaient la taille élancée, et qui montait un magnifique cheval anglais. Je fus bien

étonné de voir qu'ils me regardaient de temps à autre comme s'ils eussent parlé de moi. A la fin, le vieux monsieur se mit à rire et le jeune garçon s'élança à travers champs, sans s'occuper des alouettes qui chantaient au-dessus de sa tête. Cependant, les étudiants et moi, nous avions mis nos bourses en commun, et le receveur du bateau ne put s'empêcher de rire et de secouer la tête, lorsque le joueur de cor lui compta le prix de notre passage en pièces de cuivre que nous avions réunies à grand' peine, et non sans avoir fait la visite de toutes nos poches. Quant à moi, je jetai des cris de joie lorsque je me revis en présence du Danube ; nous sautâmes lestement sur le bateau, le capitaine donna le signal et nous voguâmes bientôt, par la plus belle des matinées, entre les collines et les prairies.

Les oiseaux chantaient dans les bois; le son des cloches retentissait dans le lointain, sur les deux rives du fleuve; on distinguait, au plus haut des airs, le chant de l'alouette. Sur le bateau même, un oiseau des Canaries multipliait ses trilles les plus éclatants et répandait la gaieté autour de lui. Cet oiseau appartenait à une jeune et jolie fille qui avait placé la cage auprès d'elle; de l'autre côté, elle portait sous son bras un paquet de linge d'une blan-

cheur éblouissante. Assise en silence, elle promenait des regards satisfaits tantôt sur ses souliers de voyage tout neufs, et qui de temps à autre apparaissaient sous sa robe, tantôt sur les flots qui se déroulaient au-dessous d'elle. Le soleil du matin éclairait, par intervalle, son front de neige encadré d'une magnifique chevelure que le peigne avait partagée avec le plus grand soin. Je ne tardai pas à m'apercevoir que les étudiants auraient été bien aises d'entâmer avec elle une conversation galante; car ils passaient souvent devant elle et le joueur de cor toussait alors d'une manière significative, tout en portant la main tantôt à son tricorne, tantôt au col de sa chemise. Mais, à tout prendre, la hardiesse leur manquait; et d'ailleurs la jeune fille attachait ses yeux au plancher toutes les fois qu'ils s'approchaient d'elle. Mais ils se rapprochèrent particulièrement du vieux Monsieur à la redingote grise qui était assis de l'autre côté du bateau et qu'ils reconnurent aisément pour un ecclésiastique. Il avait devant lui un bréviaire dans lequel il lisait; et lorsque par instants ses yeux le quittaient pour se reporter sur la beauté du paysage, on voyait briller au soleil les tranches dorées du saint livre et les nombreuses figures coloriées dont il était orné.

Quant au vieux Monsieur, il voyait fort bien tout ce qui se passait sur le bateau et il ne fut pas long à reconnaître les oiseaux par leurs plumes. Aussi ne tarda-t-il pas à parler latin avec l'un des étudiants. Tous trois alors se dirigèrent vers lui, ôtèrent leurs chapeaux et lui répondirent en latin. Pour moi, pendant ce temps, assis à l'avant, je prenais plaisir à laisser mes jambes pendre au-dessus de l'eau, et tandis que les flots battaient avec force les flancs du bateau qu'entraînait une course rapide, je tenais mes yeux fixés sur l'horizon où se dessinaient l'un après l'autre un clocher, puis un château qui grandissaient, grandissaient jusqu'au moment où ils disparaissaient derrière nous. « Que n'ai-je des ailes « aujourd'hui ? » pensais-je ; et ne pouvant plus résister à mon impatience, je pris mon cher violon et me mis à jouer tous les morceaux les plus anciens que j'eusse appris soit dans mon moulin, soit au château de la belle Dame. Tout à coup je sentis qu'on me frappait sur l'épaule. C'était l'ecclésiastique qui, ayant quitté son livre, m'écoutait depuis quelque temps. «Holà !» me dit-il en riant, «holà ! monsieur le «musicien (ludi-magister), vous oubliez donc de boire «et de manger ?» M'engageant alors à remettre mon violon dans ma poche et à venir partager un mor-

ceau avec lui, il me mena vers un joli petit berceau que les matelots avaient dressé avec de jeunes bouleaux et de jeunes sapins. C'est là qu'il avait fait préparer une table autour de laquelle les étudiants, la jeune servante et moi nous nous assîmes sur des tonneaux et des bagages.

L'ecclésiastique débarrassa alors une forte pièce de viande rôtie et des tranches de pain beurré, du papier dans lequel elles avaient été soigneusement enveloppées; il tira aussi plusieurs bouteilles de vin et une coupe d'argent dorée à l'intérieur. Il la remplit, la goûta d'abord, puis, après y avoir trempé ses lèvres une seconde fois, la présenta successivement à chacun de nous. Les étudiants, qui se tenaient droits comme des cierges sur les tonneaux où ils étaient assis, burent très-peu, par respect. La servante aussi ne fit que mouiller son petit bec dans la coupe. Elle hasardait un coup d'œil timide tantôt sur moi, tantôt sur les étudiants; puis, à force de nous regarder, elle finit par s'enhardir. Elle raconta alors à l'ecclésiastique qu'elle quittait, pour la première fois, la maison paternelle pour entrer en condition et qu'elle faisait, en ce moment même, route pour le château de ses nouveaux maîtres. Je sentis la rougeur me monter au front, car elle venait de

nommer le château de ma belle Dame. « Voilà donc « ma future femme de chambre! » pensais-je en moi-même; je la regardais de tous mes yeux, j'étais comme pris de vertige. « Il y aura bientôt un grand « mariage au château,» poursuivit l'ecclésiastique.— « Oui, reprit la servante qui grillait d'en apprendre « davantage; on dit qu'il s'agit d'une passion an- « cienne et secrète dont la Comtesse n'avait jamais « voulu entendre parler. » L'ecclésiastique ne ré- pondait que par des hum! hum! tout en remplissant jusqu'aux bords la coupe qu'il vidait ensuite à petites gorgées, d'un air préoccupé. Quant à moi, les deux bras accoudés sur la table, je ne perdais pas un mot de la conversation; il s'en aperçut. « Je peux bien « vous dire, reprit-il, que les deux comtesses m'ont « envoyé à la découverte pour savoir si le fiancé ne « serait pas déjà dans le voisinage. Une dame leur « a écrit qu'il avait quitté cette ville depuis quelque « temps. » Lorsqu'il avait commencé à parler de la dame romaine, je m'étais senti rougir de nouveau. — « Votre Révérence connaît-elle donc le fiancé? » demandai-je avec hésitation. — « Non, répliqua le « vieux Monsieur; mais il paraît que c'est un oiseau « voyageur. »—« Oh! oui, » repris-je aussitôt; « un « oiseau qui s'échappe de sa cage dès qu'elle est

« ouverte et qui chante joyeusement dès qu'il se « sent en liberté. » — « Et qui flâne à l'étranger, « continua mon interlocuteur, errant çà et là la nuit « et le jour, s'endormant sous les portes... » Ces dernières paroles me piquèrent vivement. « Respec- « table ecclésiastique, m'écriai-je avec chaleur, on « vous a trompé. Le fiancé est un jeune homme « plein de moralité, donnant les plus grandes espé- « rances, qui a vécu en Italie dans un vieux château « sur un très-grand pied, qui a été en relations avec « plusieurs comtesses, des peintres renommés et des « femmes de chambre; qui saurait très-bien con- « server sa fortune, s'il en avait; qui... » — « Oh! « oh! je ne savais pas que vous le connaissiez si par- « faitement, » interrompit alors l'ecclésiastique; et il fut pris d'un tel accès de rire que son visage en devint tout bleu et que des larmes jaillirent de ses yeux. — « J'avais entendu dire, hasarda la servante, « que le fiancé était un grand seigneur, extrêmement « riche. » — « Oh! Dieu! est-il possible! Il y a con- « fusion et rien que confusion, » répartit-il en continuant à rire si fort que son front était inondé de sueur. Puis, après un moment de silence, il éleva la coupe et dit : « A la santé du fiancé! » Je ne savais que penser de l'ecclésiastique et de ses discours,

mais l'épisode de Rome m'empêcha de lui dire devant tout ce monde : « Ce bienheureux fiancé, que « l'on croyait perdu, le voici devant vous; c'est « moi-même ! »

La coupe circula de nouveau à la ronde, l'ecclésiastique, en causant amicalement avec tous, mit chacun à son aise ; et la conversation, se généralisant, prit à la fin des allures plus gaies. Les étudiants, de leur côté, étaient devenus de plus en plus communicatifs ; ils firent le récit de leurs courses dans la montagne : puis vint le tour des instruments dont ils tirèrent de joyeux accords. Cependant, l'air frais du fleuve pénétrait à travers les branchages du berceau ; les rayons du soleil doraient les bois et les vallées qui semblaient fuir rapidement derrière nous ; l'écho des deux rives nous renvoyait les sons du cor. L'ecclésiastique, de plus en plus égayé par la musique, nous raconta des histoires de sa jeunesse : comment dans les vacances, il avait voyagé par monts et par vaux ; comment il avait souffert souvent la faim et la soif, sans rien perdre de sa bonne humeur ; comment, enfin, la vie entière des étudiants n'est qu'une longue vacance placée entre les premiers ennuis de l'école et les austérités de la profession.

Puis Messieurs les étudiants, ayant vidé une dernière fois la coupe, entonnèrent une chanson qui retentit au loin sur les collines.

Les oiseaux prennent tous à la fois
Leur volée vers le Sud.
Maint voyageur agite gaiement
Son chapeau aux rayons du matin;
Ce sont messieurs les étudiants
Qui se dirigent vers les portes de la ville;
Sur leurs divers instruments
Ils entonnent le chant des adieux;
Adieu, Prague, adieu!
Nous nous dispersons dans tous les sens;
« Et habeat bonam pacem
« Qui sedet post fornacem. » (1)

A mesure que nous traversons la ville chérie,
Les fenêtres brillent au loin;
Elles se garnissent d'habitants
Parés de leurs habits de fêtes.
Nous jouons devant les portes;
La soif nous travaille;
Mais monsieur l'aubergiste fait apporter
Une boisson rafraîchissante pour les musiciens.
Puis, voyez, lui-même s'avance
Une pinte de vin à la main;
« Venit ex sua domo
« Beatus ille homo. » (2)

(1) Paix et repos à celui
Qui est assis derrière son poële

(2) Il sort de sa maison
Cet homme favorisé du sort.

Mais voici que le froid Borée
Souffle à travers les bois;
Nous parcourons les campagnes,
Mouillés par la neige ou la pluie,

Nos manteaux flottent au gré du vent,
Nos chaussures sont déchirées ;
Mais nous jouons toujours gaiement
Et gaiement nous chantons :
« Beatus ille homo
« Qui sedet in sua domo;
« Et sedet post fornacem
« Et habet bonam pacem. » (1)

Les matelots, la servante et moi, quoique nous ne comprissions rien au latin, nous répétions en chœur les derniers vers que nous accompagnions de nos cris de joie; moi, surtout, qui voyais déjà ma maison de recette, puis un instant après, le château apparaître à travers les arbres dorés par le soleil à son déclin.

(1) Bien heureux cet homme
Qui est assis dans sa maison,
Derrière le poële
Et jouit d'un repos assuré.

CHAPITRE X

Le bateau s'arrêta auprès du rivage ; nous sautâmes lestement à terre et nous fûmes bientôt éparpillés dans toutes les directions, comme des oiseaux dont la cage aurait été inopinément ouverte. L'ecclésiastique prit à la hâte congé de nous et se dirigea à grands pas vers le château. Les étudiants, de leur côté, se retirèrent derrière un bosquet pour secouer leurs manteaux, se rafraîchir le visage dans l'eau du ruisseau et se faire réciproquement la barbe. Enfin, la nouvelle femme de chambre, la cage de son serin sous un bras et son paquet sous l'autre, gagna l'auberge au pied de la colline pour y changer de vêtement avant de se présenter au château, et réclamer l'aide de l'aubergiste que je lui avais recommandée comme une excellente femme. Quant à moi, je sentais mon cœur se dilater par cette belle soirée, et lors que tous eurent pris leur direction, je n'hésitai pas

longtemps sur la mienne et je me mis à courir vers le parc.

Ma maison de recette, devant laquelle il me fallut passer, était toujours à son ancienne place ; les grands arbres du parc bruissaient comme autrefois ; un loriot qui, perché sur le châtaignier devant ma fenêtre, faisait jadis entendre son chant du soir à chaque coucher du soleil, chantait encore comme si aucun changement n'était survenu dans le monde. Ma fenêtre était ouverte ; j'y courus plein de joie et j'avançai la tête. Il ne s'y trouvait personne ; la pendule, suspendue à la muraille, continuait paisiblement ses oscillations ; la table à écrire était toujours là près de la fenêtre et les longues pipes dans un des angles, comme autrefois. La tentation devint irrésistible, je franchis ma fenêtre et je m'assis dans mon fauteuil devant mon gros livre de comptes. A ce moment, les rayons du soleil, traversant le feuillage du châtaignier, vinrent, comme autrefois, colorer en vert et or les chiffres qui couvraient le livre tout ouvert, les abeilles entrèrent en bourdonnant, le loriot, perché en dehors sur son arbre, lança ses notes les plus élevées... Malheureusement, la porte s'ouvrit tout à coup et livra passage au nouveau Receveur,

homme mûr, d'une haute taille et qui se carrait dans ma robe de chambre à pois. A un spectacle aussi inattendu, il resta cloué sur le seuil, ôta ses lunettes d'un geste rapide et attacha sur moi des regards irrités. Saisi de peur, je m'élançai par la fenêtre sans lui adresser une seule parole ; je traversai en courant le petit jardin où je faillis m'enbarrasser les pieds dans les plants de pommes de terre que ce malencontreux vieillard (d'après les conseils du Suisse, ainsi que je l'appris plus tard) avait substituées à mes chères fleurs. Je compris très-bien que, de l'intérieur de la maison, il m'envoyait force reproches et invectives ; mais j'étais déjà à cheval sur le mur d'où je sautai dans le parc, le cœur plein d'émotions. Là, tout n'était qu'harmonie, joie, senteurs embaumées. Les allées étaient solitaires, mais animées par les concerts des oiseaux. Les cîmes des arbres, dorées par le soleil couchant et courbées par le vent du soir, semblaient s'incliner devant moi pour me souhaiter la bienvenue ; par intervalles, je voyais à travers leur feuillage, le Danube étinceler au fond du paysage.

Tout à coup, une voix s'éleva à quelque distance dans le parc :

La gaieté bruyante des hommes a cessé ;
Comme à travers un songe enchanté
Le murmure des arbres monte jusqu'à moi ;
Ce qui restait enseveli au fond de mon cœur,
Les souvenirs du passé, les tendres regrets,
Sillonnent ma pensée comme autant d'éclairs,
Et je me sens doucement tressaillir.

Cette voix et cette chanson me frappèrent vivement ; il me semblait les reconnaître, comme si je les eusse déjà entendues en songe. Je cherchai longtemps, longtemps dans mes souvenirs. C'est M. Guido, m'écriai-je enfin transporté de joie et je m'élançai dans la direction de la voix ; car je venais de reconnaître le couplet qu'il avait fait entendre sur le balcon de l'hôtellerie italienne, dans cette belle soirée où je l'avais vu pour la dernière fois. Comme il continuait de chanter, je franchis haies et plates-bandes pour arriver jusqu'à lui ; mais au moment où nous n'étions plus séparés que par un buisson de roses, je demeurai immobile et comme pétrifié.

C'est que dans la partie supérieure de la pelouse qui descendait jusqu'à l'étang des cygnes, je venais d'apercevoir ma belle et gracieuse Dame assise sur un banc de pierre qu'éclairaient les rayons du soleil couchant. Richement vêtue, ses cheveux noirs

ornés d'une couronne de roses blanches et rouges, ses beaux yeux baissés, elle prêtait l'oreille aux chants de sa compagne, tout en effleurant le gazon du bout de sa cravache, absolument dans la même posture qu'autrefois dans le canot, le jour ou l'on m'avait forcé de chanter devant elle « la chanson de la belle Dame. » Vis-à-vis d'elle, était assise une autre jeune dame, dont le cou blanc et arrondi disparaissait sous une confusion de boucles brunes; elle chantait en s'accompagnant de la guitare, tandis que les cygnes nageaient lentement sur l'étang où ils décrivaient mille cercles. Tout à coup la belle Dame ayant levé les yeux, m'aperçut et jeta un cri. L'autre se retourna vivement de mon côté, ce qui rejeta les boucles sur son visage; et m'ayant reconnu, sans doute, elle partit d'un grand éclat de rire, s'élança du banc où elle était assise et frappa trois fois dans ses petites mains. A l'instant même, une multitude de petites filles, vêtues de robes courtes d'une blancheur éclatante avec des ceintures vertes ou rouges, sortit à la fois des buissons de roses avec tant de promptitude que je n'eus pas le temps de reconnaître où elles avaient pu se tenir cachées. Portant dans leurs mains une longue chaîne de fleurs, elles formèrent un cercle

autour de moi et se mirent à danser en chantant :

Nous t'apportons la couronne virginale
Tressée avec des rubans de soie violette;
Nous te conduirons au plaisir, à la danse,
Aux joies du nouvel hyménée.
Belle, verdoyante couronne virginale,
Aux rubans de soie violette.

Cette chanson était tirée de « *Freischutz.* » Quant à mes petites chanteuses, il ne me fut pas difficile d'en reconnaître un grand nombre pour des enfants du village. Je leur caressai les joues, puis je cherchai, mais sans succès, à sortir du cercle dans lequel elles me tenaient enfermé. Ne sachant pas comment tout cela finirait, je me tins immobile, et je me sentais plein de confusion, lorsque je vis déboucher de l'un des bosquets un jeune cavalier, vêtu d'un élégant costume de chasse. Je pouvais à peine en croire mes yeux, car c'était... le joyeux M. Léonard.

Les petites filles ouvrirent le cercle et restèrent, comme si elles eussent été enchantées, une jambe reposant à terre, l'autre suspendue en l'air, tandis que, de leurs deux bras, elles tenaient la guirlande de fleurs élevée à la hauteur de leur tête. M. Léonard, prenant alors par la main ma belle Dame qui

était, jusque-là, restée immobile et avait à peine, de temps à autre, jeté ses yeux sur moi, la conduisit devant moi et dit : « L'amour, nous le savons tous « un peu, est une des passions les plus domina- « trices qui s'emparent du cœur humain. Il ren- « verse, d'un seul de ses regards enflammés, les « bastions du rang et de la position sociale; pour « lui, le monde est trop étroit et l'éternité trop « courte. Oui c'est, à proprement parler, un man- « teau de poésie que chacun de nous endosse une « fois pour voyager en Arcadie. Plus deux amants « sont séparés l'un de l'autre, plus le vent du « voyage gonfle de plis harmonieux ce manteau « chatoyant, plus on le voit se draper en jets ca- « pricieux et hardis, plus il traîne loin, bien loin, « derrière les amoureux; de telle sorte qu'une « personne désintéressée ne peut presque faire un « pas sans marcher, au moment où elle y pense le « moins, sur les pans de quelque manteau de ce « genre. O très-cher Receveur et fiancé ! quoique, « revêtu de ce manteau, vous ayez fait du bruit « jusque sur les bords du Tibre, les petites mains « de votre fiancée que voici, ne vous tenaient pas « moins par les pans du susdit; et, malgré vos ef- « forts, votre résistance et votre violon, il vous a

« fallu revenir et vous rendre à ses beaux yeux.
« Et maintenant, puisqu'il en est ainsi, couple « amoureux, couple de fous, resserrez bien autour « de vous le bienheureux manteau : que tout le « reste du monde soit pour vous comme s'il n'était « pas.... Aimez-vous comme des lapins, et soyez « heureux. »

M. Léonard avait à peine terminé sa harangue que l'autre dame (celle qui avait chanté), s'approcha de moi, me posa rapidement sur la tête une couronne de myrthe, et chanta, avec une gaieté provocante, tout en assujétissant la couronne sur mes cheveux et en rapprochant son charmant visage du mien :

Si je te suis ainsi dévouée,
Si je pare ainsi ta tête,
C'est que les coups de ton archet
Ont souvent réjoui mon cœur.

Se reculant alors de deux pas : « Ne reconnais-tu « pas les voleurs qui, dans une certaine nuit, t'ont « fait descendre de l'arbre ? » dit-elle en me faisant une petite moue et en me regardant avec une malice si enjouée, que sa gaieté me gagna moi-même ; puis, sans attendre ma réponse, elle se mit à tourner autour de moi : « En vérité, il est bien toujours

« le même, et le goût italien ne nous l'a pas du tout « gâté. Regardez donc cette vaste poche, ajouta- « t-elle en s'adressant à ma belle Dame : le violon, « le linge, les rasoirs, le nécessaire de voyage, tout y « tient à la fois. » En parlant ainsi, elle me retournait de tous les côtés et riait à gorge déployée, sans essayer de se retenir. Cependant ma belle Dame restait silencieuse ; elle n'osait lever ses yeux où se peignaient la confusion et la timidité, et plus d'une fois, je crus voir que toutes ces remarques et ces plaisanteries lui causaient un secret déplaisir. A la fin, les larmes jaillirent de ses yeux et elle cacha son visage dans le sein de l'autre dame, qui la regarda d'abord avec surprise, puis la serra tendrement contre son cœur.

Pour moi, je restais là comme hébété ; car plus je regardais de tous mes yeux la dame étrangère, plus j'acquérais la conviction qu'elle n'était autre, en réalité, que le jeune peintre, M. Guido. Je ne savais que lui dire et j'allais lui adresser des questions pour sortir de doute, lorsque M. Léonard la prit à part et se mit à lui parler. — « Ne sait-il « donc rien encore ? » lui demanda-t-il. Elle fit un signe négatif ; il se consulta un instant. — « Eh « bien ! dit-il à la fin, il faut l'instruire de tout

« immédiatement, pour éviter tout quiproquo et « tout malentendu. »

— « Monsieur le Receveur, poursuivit-il en se « retournant vers moi, le temps est précieux ; « faites-moi donc le plaisir de dépenser ici toute « votre surprise, afin de ne plus aller ensuite, par « vos étonnements, vos questions ou vos mouve- « ments de tête, réveiller de vieilles histores et « provoquer de nouvelles présomptions ou suppo- « sitions. » A ces mots, il m'emmena dans le bosquet, pendant que la jeune fille, saisissant la cravache de ma belle Dame, la faisait siffler dans l'air et, par ce mouvement, ramenait sa riche chevelure sur son charmant visage, ce qui ne m'empêcha pas de la voir rougir jusqu'aux yeux. — « Sa- « chez donc que mademoiselle Flora, qui fait « semblant, là-bas, de ne rien entendre et de ne « pas savoir un mot de l'histoire, s'était un peu « pressée de faire l'échange de son petit cœur « contre celui d'un autre personnage, lorsque voici « venir un nouvel aspirant qui, à grands ren- « forts de discours, de trompettes et de timballes, « lui offre aussi son cœur et demande le sien en « retour. Malheureusement, ce cher petit cœur est « déjà la propriété d'une personne qui, ayant

« donné le sien, ne veut ni rendre l'un ni reprendre
« l'autre. Grande rumeur!... Mais tu as lu, sans
« aucun doute, quelques romans? — Je fis un signe
« négatif. — Eh bien! tu pourras dire que tu as
« joué un rôle dans une composition de ce genre.
« Bref, les choses en arrivèrent à ce point que le
« premier personnage en question (c'était moi), se
« vit forcé d'intervenir. Je sautai donc, par une
« belle nuit d'été, sur un cheval, j'en fis prendre un
« autre par mademoiselle Flora, devenue le peintre
« Guido; et nous partîmes pour le Sud, où je vou-
« lais la cacher dans un vieux château isolé que je
« possède en Italie, jusqu'à ce que tout ce bruit, à
« propos de cœurs, eût été apaisé. Mais on nous
« suivit; et du haut du balcon de l'hôtellerie ita-
« lienne devant laquelle tu faisais si bonne garde,
« Flora reconnut notre persécuteur. » — « Ainsi le
« signor bossu...? » — « Était un espion. » — Nous nous
« sauvâmes donc secrètement par les bois, te laissant
« poursuivre seul la route qui avait été tracée d'a-
« vance. Cela trompa notre espion et, en outre,
« mes gens du château qui, attendant d'un instant
« à l'autre Flora travestie, te prirent pour elle,
« avec plus de zèle que de perspicacité. Ici même,
« au château, on crut que Flora habitait la mon-

« tagne; on fit des recherches, on lui écrivit : — « N'as-tu pas reçu une lettre ? » A ces mots, je tirai vivement le billet de ma poche : — « Ainsi cette let- « tre ? » — « Est pour moi, » dit mademoiselle Flora qui, jusqu'alors, n'avait paru prendre aucune part à notre conversation, mais qui, s'emparant tout à coup de la lettre, la parcourut rapidement et la cacha dans son sein. — « Et maintenant, reprit « M. Léonard, dépêchons-nous de rentrer au châ- « teau, car tout est préparé pour nous y recevoir. « Quant au dénouement, ainsi que cela va de soi- « même et se trouve dans tout roman bien intrigué, « nous avons eu la découverte, le repentir, la ré- « conciliation; maintenant, nous voici tous réunis « et contents; et, dans deux jours, le mariage. »

Il parlait encore lorsque retentit sous les bosquets un bruit enragé de timballes, trompettes, cors et saquebutes, le tout entremêlé de boîtes d'artifice et de vivats. Les petites filles recommencèrent à danser; de chaque arbuste surgissait à chaque instant une tête nouvelle; on eût dit qu'il en sortait de terre. Tout ahuri, je courais de côté et d'autre; et quoi qu'il fît déjà sombre, je reconnus suffisamment des visages d'autrefois. Le vieux jardinier tenait les timbales; les étudiants de Prague, drapés dans

dans leurs manteaux, jouaient leur partie comme les autres; et les doigts du Suisse s'évertuaient avec rage sur le basson. Aussitôt que je le reconnus, je m'élançai vers lui et l'embrassai avec effusion. Ma vivacité le mit hors de lui. « Allons, dit-il en s'a-« dressant aux étudiants; je le vois bien, quand ce « garçon-là voyagerait jusqu'au bout du monde, il « serait et resterait un vrai fou. » Puis il se remit à souffler plus fort que jamais.

Cependant ma belle Dame, effarouchée par tout ce bruit, s'était éclipsée; et, comme une biche effrayée, elle courait sur le gazon jusque dans les profondeurs du parc : je m'en aperçus à temps et je m'élançai après elle. Quant aux musiciens, ils étaient trop à leur affaire pour rien remarquer, ainsi qu'ils me le dirent plus tard; et comme nous nous étions déjà mis en marche du côté du château, toute la bande suivit cette direction avec un grand bruit de voix et d'instruments. Ainsi séparés de la foule, notre course nous conduisit bientôt à un pavillon d'été, situé à l'une des extrémités du parc et dont la fenêtre ouverte dominait au loin les profondeurs de la vallée. Le soleil avait disparu depuis longtemps derrière les collines. Seulement, des vapeurs rougeâtres flottaient encore au-dessus des

ombres chaudes du soir; et le bruit des flots du Danube, s'accusant de plus en plus, contrastait avec le silence qui envahissait tout autour de nous. J'attachai mes regards sur ma belle Comtesse ; la rapidité de la course l'avait rendue haletante, et j'aurais pu compter tous les battements de son cœur. Le respect m'empêcha d'abord de lui adresser la parole, car c'était la première fois que je me trouvais seul avec elle dans un tête-à-tête si inattendu. A la fin pourtant je m'enhardis à saisir sa petite main blanche. — Alors elle m'attira vers elle, pencha sa tête sur ma poitrine, et moi je l'entourai de mes deux bras. Mais elle se débarrassa vivement de mon étreinte, courut toute confuse à la fenêtre où ses joues brûlantes cherchèrent la fraîcheur de la nuit. « Oh ! m'écriai-je ! « je sens mon cœur près d'éclater : mes « idées se troublent et je crains d'être le jouet d'un « songe. » — « Moi aussi, » dit ma belle Dame. « Ah ! « certes, lorsque l'été dernier, » continua-t-elle après un instant de silence, « je revins de Rome avec la « Comtesse, ramenant mademoiselle Flora, que nous « avions heureusement retrouvée, mais sans avoir « de toi aucune nouvelle, je ne croyais pas que les « choses s'arrangeraient ainsi. C'est seulement au- « jourd'hui à midi que le jockey, ce brave jeune

« homme ! est entré tout hors d'haleine dans la cour « du château, apportant la nouvelle de ton arrivée « par le bateau-poste. » — A ces mots, son visage s'embellit d'un aimable sourire. — « Te rappelles-« tu encore, poursuivit-elle, comment tu m'as vue « pour la dernière fois, sur le balcon ? C'était comme « aujourd'hui par une soirée tranquille et la mu-« sique retentissait dans le parc. » — « Mais lui, il « est donc mort ? » — demandai-je précipitamment. « —Mort ! et qui donc ? » reprit-elle en me regardant stupéfaite. — « Le mari de votre Seigneurie, celui » qui était avec vous sur le balcon ? » Elle devint toute rouge. — « Quelle folie nouvelle as-tu donc « dans la tête ? » s'écria-t-elle : c'était le fils de la « Comtesse qui revenait de voyage ; et comme nous « étions justement à mon jour de naissance, il me « conduisit avec lui sur le balcon pour que je prisse « ma part des vivats... Mais j'y pense, c'est donc là « la cause de ta fuite ? » — « Sans aucun doute, » m'écriai-je en me frappant le front de ma main. — Alors elle secoua la tête et se mit à rire de grand cœur.

J'étais si heureux de l'entendre ainsi causer avec moi d'une façon intime que je l'aurais écoutée jusqu'au lendemain. Dans mon ravissement, je tirai de ma poche une poignée d'amandes que j'avais appor-

tées d'Italie; elle en accepta quelques-unes, et, tout en les croquant, nous promenions nos regards charmés sur le tranquille paysage dont nous étions entourés. « Vois-tu, » me dit-elle, « quelques instants après, « ce petit château tout blanc qui brille là-bas au « clair de lune ? Le Comte nous en fait cadeau, ainsi « que du jardin et des vignes; c'est là que nous ha- « biterons. Il savait déjà depuis longtemps que nous « étions bien ensemble, et il t'est fort reconnaissant; « car s'il ne t'avait pas eu avec lui lorsqu'il enleva « mademoiselle Flora de son pensionnat, tous deux « auraient été surpris avant d'avoir pu se réconcilier « avec la Comtesse; et les choses auraient peut-être « tourné tout autrement. » — « Mon Dieu ! très-belle « et très-gracieuse Comtesse, » m'écriai-je; « je ne « sais vraiment plus où j'en suis, avec toutes ces ré- « vélations inattendues. Ainsi donc, M. Léonard ?... » « — Justement, » interrompit-elle, « c'est le nom « qu'il portait en Italie. C'est à lui qu'appartiennent « tous les domaines que tu vois là-bas, et il épouse « notre jeune Comtesse, la belle Flora. Mais, à ce « propos, pourquoi m'appelles-tu toujours Com- « tesse ? » Je la regardai tout surpris. — « Je ne « suis pas Comtesse, » continua-t-elle : « seulement, « sa Seigneurie, madame la Comtesse, m'avait prise

« au château auprès d'elle, à l'époque où mon oncle, « le Suisse, m'amena ici, enfant et orpheline. »

A ce moment, je sentis que ma poitrine était soulagée d'un poids énorme. « Dieu bénisse le Suisse! » m'écriai-je : « je suis enchanté qu'il soit notre on« cle, car j'ai toujours senti beaucoup de penchant « pour lui. » — « Il te trouve aussi fort bien, » répondit-elle; « pourvu que tu prennes l'air un peu « plus distingué et que tu t'habilles un peu plus élé« gamment. » — « Oh! » repris-je plein de joie : « qu'à cela ne tienne! Un frac à l'anglaise, un « chapeau de paille, des pantalons larges et des « éperons! et aussitôt après le mariage, nous par« tons pour l'Italie, pour Rome, la ville aux belles « fontaines. Nous emmènerons avec nous les étu« diants Pragois et le Suisse. » Mon enthousiasme la fit sourire; son regard, empreint d'une tendre affection, s'arrêta sur moi. Dans le lointain, nous distinguions les sons de la musique. Les feux d'artifice, lancés du château, traversaient le parc et dissipaient, par instants, l'obscurité profonde de la nuit. Le Danube continuait à rouler ses flots bruyants, et moi je me sentais envahi par mille sensations délicieuses.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES

898 — Paris. Édouard BLOT et Fils aîné, imprimeurs, rue Bleue, 7.